

67549

COLLECTION HETZEL.

LES SECRETS
DE L'OREILLER

PAR

EUGÈNE SUE.

2

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.



LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—
1858

III. 1. I 52 (2)

I

Il est huit heures du soir, Wolfrang et Sylvia attendent, dans l'un des salons du rez-de-chaussée de leur hôtel, les locataires invités à la soirée.

Le jeune homme disait à sa compagne :

— Le hasard nous a servis à souhait pour notre épreuve, ma Sylvia bien-aimée : ce que je sais déjà de quelques habitants de cette maison est d'un bon augure pour ta guérison ; elle sera complète. Je te l'ai promis, il y a un an,

je tiendrai ma promesse ; mais il faut t'attendre à de grands étonnements. Tu rencontreras des apparences aussi séduisantes que les réalités qu'elles cachent sont horribles, et des réalités aussi adorables, aussi sublimes que leur apparence sera incolore ou repoussante. Il te faudra du courage, Sylvia, beaucoup de courage !

— J'en aurai, Wolfrang. Cette année passée dans notre solitude bénie, tes paroles, ton exemple m'ont réconfortée ; tu ne me verras pas défaillir ; je poursuivrai l'épreuve jusqu'à la fin ; et, si tes espérances te trompent, si le triomphe du mal et de l'iniquité en ce monde-ci m'est une fois de plus démontrée...

L'un des valets de chambre de service dans une pièce d'attente annonce en ce moment à haute voix :

— M. Dubousquet !

Wolfrang s'empresse d'aller au-devant de M. Dubousquet, de noir vêtu et cravaté de blanc.

Il semble plus timide, plus humble, plus craintif que jamais. Il est aisé de s'apercevoir qu'il se rend à l'invitation du propriétaire, ainsi qu'il irait, comme l'on dit, au supplice. La sueur ruisselle de son front, et, dès le seuil de la porte, il salue gauchement les maîtres de la maison ;

puis il s'arrête, n'osant, dans son embarras croissant, faire un pas de plus.

Wolfrang s'avance à sa rencontre, et, lui tendant la main :

— Je vous sais gré, monsieur, d'avoir accepté de si bonne grâce l'invitation que nous avons eu l'honneur de vous adresser.

— Monsieur, tout l'honneur est certainement de mon côté, — balbutie Dubousquet rougissant de confusion et se permettant à peine d'effleurer la main que lui tend Wolfrang ; mais celui-ci, amenant son locataire près de la causeuse où est assise Sylvia :

— Ma chère amie, je vous présente M. Dubousquet.

— Madame, — dit M. Dubousquet saluant jusqu'à terre, complètement ahuri, — j'ai bien l'honneur de... de...

— Veuillez vous asseoir là, près de moi, monsieur Dubousquet, — dit gracieusement Sylvia, — et donnez-moi des nouvelles de cet intelligent petit animal, fidèle compagnon de votre solitude.

— Comment ! madame, — balbutie M. Dubousquet, aussi surpris que touché de la bienveillance qu'une si belle dame lui témoigne ain si qu'à son chien, — vous savez que... ?

— Nous savons même que ce barbet si intelligent s'appelle Bonhomme, — ajoute en souriant Wolfrang ; — mais, de grâce, prenez donc place à côté de madame.

— Monsieur, c'est, en vérité, pour vous obéir, — répond le pauvre homme s'asseyant, timide et tremblant, sur l'extrême rebord de la causeuse où se tient Sylvia ; — madame et vous, monsieur, me comblez de bontés.

— S'il faut vous l'avouer, — reprend Sylvia, — ce que vous appelez nos bontés est un peu intéressé...

— Madame, je...

— J'ai le plus grand désir de connaître Bonhomme, et il faudra que vous me l'amenez.

— Madame, ah ! madame, — répond M. Dubousquet, si ému, que, malgré lui, ses yeux deviennent légèrement humides, — il serait possible ? quoi !... vous daigneriez... ?

— Que voulez-vous, monsieur Dubousquet ! — dit Wolfrang, debout derrière la causeuse et s'y accoudant ; — il est, selon moi... et madame est de cet avis... il est difficile de ne pas éprouver une sorte de sympathie pour une personne qui aime son chien, ce muet confident de nos joies ou de nos chagrins, qui semble, afin de les

partager, épier un sourire sur nos lèvres ou une larme dans nos yeux.

— Oh ! monsieur, c'est bien vrai, ce que vous dites là ; c'est souvent pour le malheureux une grande consolation que d'avoir un chien, — répond M. Dubousquet se sentant, malgré lui, de plus en plus à l'aise par le bon accueil et par l'affabilité de *ses propriétaires*, et surtout par leur manière d'apprécier les rapports de l'homme avec la race canine.

Puis il ajoute avec une bonhomie touchante :

— Eh ! mon Dieu ! un chien, c'est un ami qu'on laisse toujours triste quand on le quitte, et que l'on retrouve toujours joyeux lorsqu'on le revoit.

— Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi, monsieur, — reprend Sylvia ; — car je me suis toujours révoltée contre les incrédules qui n'accordaient au chien que des instincts et lui refusaient le raisonnement, lui qui fait preuve d'une sagesse, d'une prévoyance souvent si rares parmi nous : lui..., — ajoute en souriant la jeune femme, — lui qui avait découvert, par exemple, la théorie des caisses d'épargne et la mettait en pratique bien avant qu'elles fussent inventées par les hommes, ces présomptueux,

ces ingrats qui s'attribuent l'honneur et le mérite de ces fondations !

— Quoi ! madame, vous inclineriez véritablement à croire que les chiens mettent... à... la caisse d'épargne.

— Sylvia est très-capable de vous prouver ce qu'elle avance là, mon cher monsieur Dubousquet.

— Sans doute, — reprend la jeune femme. Ainsi, rien de plus simple en apparence que de voir un chien auquel on donne un os, aller l'enfourir.

— Bonhomme, lorsque j'habitais un petit appartement au rez-de-chaussée, m'a cent fois rendu témoin de ce fait, — s'écrie M. Dubousquet, de qui, et presque à son insu, l'embarras s'efface de plus en plus ; — sur deux os que je donnais à mon chien, il s'empressait toujours d'en aller enfourir un.

— Eh bien, voici le raisonnement de M. Bonhomme ; remarquez, admirez cet enchaînement d'idées, et dites s'il ne témoigne pas non-seulement d'une logique excellente, mais encore de l'un des dons les plus rares chez les hommes, l'esprit de prévoyance et d'épargne ! — reprend Sylvia ; — « Si j'étais un glouton ou un prodigue, sans souci du lendemain, pense M. Bonhomme, je

pourrais ronger ces deux os; mais qui sait si demain j'aurai pareille aubaine? C'est douteux! le plus sage est de songer à l'avenir. Donc, je vais mettre l'un de ces deux os en réserve; mais où le placer? Le laisser exposé aux regards, c'est risquer que quelque larron ne me le dérobe; il me faut alors déposer en un lieu sûr mon épargne, afin que nul ne la puisse découvrir. » Et, ce pensant, M. Bonhomme prend son os entre ses dents, s'en va d'un pas furtif, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, cherche... cherche... et cherche encore, avec examen, avec réflexion, en étudiant les localités, quelque coin où il puisse en sécurité enfouir sa provende du lendemain... En d'autres termes, je le répète, il met à la caisse d'épargne...

— C'est évident, madame! — s'écrie M. Dubousquet ravi d'aise. — Ajoutez à cela, et je l'ai vu vingt fois, que, le trou recouvert, Bonhomme tassait la terre du bout de son museau, afin qu'il fût impossible de découvrir à quel endroit le sol avait été fraîchement remué.

— Et ce serait là un pur instinct? — reprend Sylvia. — Non! non! c'est un des raisonnements les plus complets auxquels puisse s'élever l'entendement humain.

— Aussi les anciens se montraient-ils bien

plus sagaces ou plus équitables que nous au sujet du chien, — ajoute Wolfrang se plaisant à caresser l'innocente passion de son locataire pour son barbet, et à dissiper ainsi le pénible embarras dont ce pauvre homme avait été navré à la seule pensée de cette soirée. — Dans quelle haute estime les peuples de l'antiquité tenaient le chien !

— Vraiment, monsieur ? — dit M. Dubouquet de plus en plus intéressé ; — excusez mon ignorance, mais je suis si heureux de vous entendre, que je suis tout oreilles. Ah ! la belle chose que le savoir !

— Les Égyptiens attribuaient au chien une essence supérieure et divine.

— Voyez-vous ça ! — reprend M. Dubouquet ébahi. — Eh bien, en somme, cela ne m'étonne point, monsieur.

— Xercès rangeait ses nombreux chiens de combat, parmi ses troupes d'élite.

— Et ceux-là, jamais ne passaient à l'ennemi, — ajoute Sylvia ; — jamais de traîtres parmi eux ! En est-il toujours ainsi parmi les hommes ?

— Olaüs Magnus, au xvi^e siècle, a écrit l'histoire des plus célèbres chiens de la Finlande, — poursuit Wolfrang, — et il existe à leur sujet d'héroïques légendes.

— Et ces héros, ignorant qu'ils auraient un jour leur nom dans l'histoire, ne se battaient ni pour obtenir des grades et des titres, ni même pour la fumée d'une vaine gloire, — ajoute Sylvia ; — ils combattaient pour défendre leur maître !

— Ah ! madame, excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis, — dit M. Dubousquet émerveillé, — je crains de devenir trop orgueilleux.

— Et pourquoi ?

— Pas pour moi, — répond M. Dubousquet transporté, — mais pour Bonhomme, en pensant qu'il pourrait revendiquer pour son espèce tant de fameux souvenirs.

— Et pourtant je suis sûr qu'il n'en est pas plus fier, — répond en souriant Wolfrang ; — je gage qu'il ne s'en fait pas valoir davantage.

— Ah ! mon Dieu, non, la pauvre bête ! — répond naïvement M. Dubousquet.

Puis réfléchissant :

— Mais, monsieur, pour être si profondément versé dans l'histoire du chien, il faut que vous ayez eu la passion de ces animaux ?

— Oui, parce que j'ai la passion de tout ce qui est bon et dévoué par excellence.

— Ah ! monsieur, ce que vous dites là est plus vrai que vous ne le pensez peut-être, —

dit le locataire avec une sorte d'attendrissement mélancolique, — car, avec un bon chien et une bonne conscience, on peut...

Mais, s'interrompant et semblant regretter d'avoir cédé à un épanchement qu'il ne s'expliquait pas, non plus que la confiance et l'attrait que lui inspiraient si promptement deux personnes qu'il voyait pour la première fois, M. Dubousquet rougit, baisse les yeux et balbutie :

— Du moins, certaines personnes... affirmement que...

— Qu'avec un bon chien et une bonne conscience on peut braver les faux jugements des hommes ? — reprend Wolfrang. — Ces personnes-là, M. Dubousquet, affirment une grande vérité. N'est-ce pas aussi votre avis ?

— Certainement, monsieur, certainement... à la rigueur... cela est possible...

— Oh ! ne craignez pas de contredire Wolfrang ; nous sommes, vous n'en doutez plus, je l'espère, nous sommes de bonnes gens sans façon, — ajoute Sylvia en souriant ; — et, avouez-le, vous n'aviez pas d'abord de nous cette opinion-là ?

— Ah ! madame !

— Voyons, soyez sincère ; Wolfrang et moi,

nous prisons avant tout la franchise ; notre devise favorite est *sainte sincérité*.

— Eh bien, madame, je crois, Dieu me pardonne, que vous et M. Wolfrang, à force de bonté, vous m'avez, parlant par respect, ensorcelé... mon Dieu, oui... J'étais entré ici si embarrassé, si confus, que j'avais la vue trouble, les oreilles me bourdonnaient ; et maintenant mon embarras a disparu : je vois très-clairement cette jeune dame si belle et si bonne... j'entends non moins clairement ses bienveillantes paroles, et les vôtres, monsieur Wolfrang... Ah ! je vivrais mille ans, que, lorsque je me rappellerai votre accueil, je... je... Eh ! eh !... dame ! je ferai comme à présent, — ajoute M. Dubousquet d'une voix attendrie par les larmes, et portant ses mains à ses yeux, — je ne pourrai m'empêcher de pleurer de reconnaissance.

Wolfrang et Sylvia se regardaient avec un silence expressif, lorsque trois jappements très-distincts, mais assez lointains, retentirent dans l'une des pièces voisines.

— Qu'entends-je ! — s'écrie M. Dubousquet en se levant et tressaillant. — C'est *lui* ; et pourtant je l'ai enfermé ; comment sera-t-il sorti ? Il va venir ici tout compromettre, l'imprudent ! On m'accueillait si bien ! M. Wolfrang

ne m'avait dit mot des plaintes portées contre nous par le locataire du second ! Ah mon Dieu ! *il nous perd !*

M. Dubousquet, effaré, désolé, se lamentait ainsi, lorsque Bonhomme, à qui les domestiques venaient d'ouvrir la porte de la pièce voisine, parut au seuil du salon.

Mais, ayant conscience de sa venue indiscrete, il s'avança vers son maître en rampant comme pour implorer sa grâce, tandis que celui-ci lui dit d'une voix menaçante :

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

Et, s'adressant à Wolfrang et à Sylvia, M. Dubousquet ajoute :

— Ah ! madame ! ah ! monsieur ! que d'excuses ! je suis désespéré !

— Et, moi, je suis enchantée, — reprit Sylvia ; — je voulais que Bonhomme me fût présenté ; ne donne-t-il pas une nouvelle preuve de sa gentillesse, en prévenant si à propos mes désirs ?

Puis, appelant le chien, qui, à l'exclamation menaçante de son maître s'était arrêté, immobile, et couché au milieu du salon, la jeune dame ajoute :

— Viens... n'aie pas peur, viens, pauvre petite bête !

Le barbet, avant de se rendre à cet appel, interroge du regard son maître, qui lui dit, de plus en plus confondu de l'indulgente bonté de Sylvia :

— Allez, allez, puisque madame daigne *nous* pardonner votre incartade !

Le chien s'avance, toujours rampant, jusqu'aux pieds de la jeune femme, où il se couche timidement, attachant sur elle ses grands yeux noirs et brillants.

— Que d'intelligence ! — disait Sylvia caressant Bonhomme, — que de pensée dans le regard !

— Ah ! monsieur, je suis confus, — reprenait M. Dubousquet s'adressant à Wolfrang ; — je devine maintenant comment le malheureux sera sorti. C'est à n'y pas croire ! J'avais laissé ouverte la fenêtre de ma chambre, où il était enfermé ; il sera sorti par cette croisée au-dessous de laquelle règne une corniche très-étroite ; il aura gagné ainsi la croisée du palier, sans doute ouverte aussi ; puis, suivant ma trace, il sera venu jusqu'ici. Pardon, mille pardons pour lui et pour moi ! sa seule excuse est que, depuis que je le possède, c'est la première fois qu'il me joue un pareil tour.

— Pauvre animal ! vous avez eu le courage

de le gronder, — reprend Wolfrang en souriant; — je serais presque tenté de vous faire une querelle de votre ingratitude envers lui.

A ce moment, le valet de chambre annonce :
— Monsieur et madame Lambert !

Sylvia se lève, après avoir accordé une dernière caresse au barbet, qui revient se placer derrière les talons de son maître, et la jeune femme, ainsi que Wolfrang, font quelques pas au-devant de M. et de madame Lambert.

— Combien vous êtes aimable, madame, ainsi que M. Lambert, de vouloir bien nous sacrifier quelques instants de votre soirée, et d'avoir accepté notre invitation aussi cordialement que nous vous l'avons faite ! — dit Sylvia.

Puis elle ajoute en indiquant du geste la causeuse à Francine :

— Veuillez, madame, vous asseoir là près de moi.

Madame Lambert, très-timide et non moins frappée de l'éblouissante beauté de Sylvia que touchée de son gracieux accueil, rougit, répond de son mieux par une révérence, et prend place à côté de la jeune femme, tandis que Wolfrang dit, de son côté, au libraire.

— Je vous sais d'autant plus de gré, monsieur, de l'honneur que vous voulez bien nous

faire, que je n'ignore pas vos habitudes de studieuse solitude, et...

Mais Wolfrang s'interrompt soudain, en voyant M. Dubousquet gagner la porte d'un pas discret, accompagné de Bonhomme, auquel il dit tout bas :

— Allons-nous-en. Nous pouvons nous vanter d'avoir été reçus ici comme nous ne l'avons été, comme nous ne le serons jamais nulle part ; et nous ne l'oublierons pas, mon pauvre Bonhomme !

— Mon cher monsieur Dubousquet, où allez-vous donc ? — dit Wolfrang en rejoignant son locataire, au moment où il atteignait le seuil du salon ; — vous ne songez pas à nous quitter déjà ?

— Monsieur, permettez...

— Nous ne souffrirons pas que vous vous en alliez si tôt : mademoiselle Antonine Jourdan veut bien venir chanter ici ce soir, et vous serez charmé de l'entendre.

— Monsieur, je vous supplie de...

— Puis je désire vous présenter à M. Lambert, — ajoute Wolfrang ramenant familièrement par le bras M. Dubousquet vers le milieu du salon, et, s'adressant au libraire :

— M. Dubousquet, que vous n'avez peut-

être pas le plaisir de connaître personnellement, quoiqu'il soit l'un des locataires de la maison, veut déjà nous quitter; vous vous joindrez à moi, n'est-ce pas, monsieur, pour le retenir?

— M. Dubousquet a, comme moi, des habitudes de retraite, et le monde l'effarouche un peu; je ne suis guère moins effarouché, — répond en souriant le libraire ressentant pour le *solitaire* du troisième étage une vague sympathie, causée par sa physionomie timide et par son goût pour l'isolement. — Si le monde fait peur à M. Dubousquet, nous nous réconforterons mutuellement ce soir, et nous deviendrons plus braves...

— Fort de l'appui d'un pareil allié, il y aurait maintenant insigne couardise à fuir devant le danger, mon cher monsieur Dubousquet, — reprend gaiement Wolfrang. — Donc, vous nous restez.

— Monsieur, je suis on ne peut plus touché de vos bontés et de celles de M. Lambert, mais il m'est impossible de rester; il faut d'ailleurs que je reconduise mon chien, et...

— Pas du tout! Bonhomme est trop bien élevé pour ne point se comporter parfaitement en bonne compagnie, et je vous suis garant qu'il ne joindra pas sa voix à celle de mademoi-

selle Antonine Jourdan lorsqu'elle voudra bien se faire entendre.

— Monsieur, de grâce, permettez...

— Je suis impitoyable. Tout ce que je puis vous concéder, c'est de vous autoriser à vous réfugier momentanément avec Bonhomme dans cette bibliothèque dont la porte est ouverte; vous trouverez là les journaux du soir, et, par parenthèse, vous y lirez des faits fort intéressants relatifs à plusieurs locataires de la maison.

— Je reste donc, monsieur, puisque vous l'exigez absolument.

— Absolument.

— Bonhomme se tiendra tapi sous ma chaise; personne ne se doutera qu'il est céans; nous attendrons l'heure du concert dans la bibliothèque.

— Lorsque vous passerez devant ma boutique, mon cher voisin, — ce qui vous arrive rarement, car vous ne sortez guère non plus que moi, — ajoute le libraire, — s'il vous plaît d'entrer un moment chez nous, avec Bonhomme, bien entendu, vous nous ferez plaisir, à ma femme et moi.

— Monsieur, certainement, une pareille offre m'honore infiniment, — répond M. Dubousquet, pensant à part soi : — Pourquoi donc tout le

monde semble-t-il d'accord ce soir pour m'accueillir avec tant de bonté? C'est extraordinaire!

Et, saluant Wolfrang et M. Lambert, il ajoute :

— Je vais, puisque vous le permettez, me retirer dans la bibliothèque.

— Surtout, lisez les journaux du soir; vous y trouverez, je le répète, des faits intéressants à propos de plusieurs de vos voisins, dit Wolfrang à M. Dubousquet.

Celui-ci, faisant un signe à Bonhomme, entre avec lui dans la bibliothèque par l'une des portes latérales du salon.

II

Pendant l'entretien de Wolfrang, de M. Dubousquet et du libraire, Francine, continuant de causer à demi-voix avec Sylvia, semblait surmonter son premier embarras, à en juger par son sourire confiant et par l'intérêt qu'elle paraissait apporter à la conversation, dont Sylvia faisait à peu près seule les frais.

Aussi Wolfrang, désignant du regard les deux jeunes femmes, dit à M. Lambert :

— Voyez donc, monsieur : ne croirait-on pas que ces dames se connaissent depuis longtemps ?

— La même remarque me frappait, monsieur, et, je vous l'avoue, ma surprise est grande, car la timidité de ma femme est excessive ; sa condition et ses habitudes l'ont toujours tenue éloignée, non-seulement du grand monde, cela va de soi, mais encore des modestes relations de société compatibles avec notre position.

— La promptitude des bons rapports de ces deux dames entre elles, monsieur, prouve que leur esprit et leur caractère se conviennent ; je désirerais vivement qu'il pût en être de même entre vous et moi.

— Franchement, monsieur, je le désirerais aussi ; la parfaite bonté de votre accueil envers ce pauvre M. Dubousquet et même envers son chien, m'a beaucoup touché. L'on considère généralement, dans la maison, notre voisin comme une espèce d'ours, de vieil égoïste. Je le juge autrement, quoique je ne le connaisse pas... Il m'a toujours intéressé.

— Et de cet intérêt pour lui, que je partage d'ailleurs, quelle est la cause ?

— Son goût pour la solitude.

— Ainsi, vous pensez... ?

— Que, pour vivre seul, il faut éprouver ou avoir éprouvé de grands chagrins, ou bien encore être doué d'une trempe d'esprit peu vulgaire. Voilà ce qui cause ma sympathie pour M. Dubousquet. Quant au reproche d'égoïsme qu'on lui adresse, il me semble absurde : l'égoïsme ne recherche jamais la solitude... au contraire.

— Pourquoi cela, de grâce ?

— Parce que l'égoïste a besoin de se rapprocher des hommes, ne fût-ce que pour les sacrifier à soi-même.

— C'est vrai ? — dit Wolfrang frappé de la réflexion du libraire et de l'expression douce et grave de sa physionomie.

Puis il ajoute :

— Je suis certain que le pire défaut que l'on puisse avoir à vos yeux est... l'égoïsme !

— Oui, car la vertu que j'estime la première de toutes est le dévouement, poussé, s'il le faut, jusqu'au sacrifice.

— Et pourtant...

— Achevez, monsieur.

— Je vais vous faire un aveu très-impertinent, monsieur Lambert, — reprend Wolfrang en souriant. — Je vous soupçonne, malgré votre aversion pour l'égoïsme, d'être légèrement

entaché de ce défaut... Voyez l'audace de ma franchise ! Vous l'excusez ?

— Parfaitement, répond le libraire souriant à son tour. Et pourquoi me soupçonnez-vous d'être légèrement égoïste ?

— Je me hâte d'ajouter qu'en vous ce n'est pas l'homme que je soupçonne de ce défaut, c'est le bibliomane. Non, pardon, cette expression implique une sorte de manie ; c'est le bibliophile, car vous l'êtes.

— Avec passion, avec acharnement, j'oserai dire avec férocité !

— Et moi qui osais à peine vous soupçonner d'égoïsme, vous vous avouez féroce. Eh bien, si d'aventure vous rencontriez, je suppose, dans l'étalage poudreux d'un bouquiniste des quais, la première édition de Boccace, imprimée, si je ne me trompe, en 1474, par Valdarfer...

— La date est exacte, — répond le libraire assez surpris du savoir bibliographique de Wolf-rang. — L'un des rares exemplaires de cette édition inestimable a même été vendu en 1812, à Londres, lors du décès du duc de Roxburghe la somme de...

— Cinquante-deux mille soixante et douze francs, si ma mémoire est fidèle.

— Très-fidèle, monsieur, — répond le li-

braire regardant Wolfrang avec un nouvel étonnement ; — et ce livre incomparable n'a pas été payé trop cher.

— Donc, si d'aventure vous découvriez l'existence d'un pareil trésor, ou bien un exemplaire de la Bible de Soncino, publiée en 1488, je crois ; ou, mieux encore, cette fameuse édition biblique où se trouve le texte hébreu de la *Polyglotte d'Alcala*, publiée, n'est-ce pas, à Amsterdam, en 1514 ?

— En 1514, par dom Marcel, — répond le libraire, dont la surprise allait croissant. — Comment ! monsieur, vous connaissez ces éditions ?

— J'en connais bien d'autres, ma foi ! Et la splendide Bible dite de Ben-Chaïm, éditée par lui avec tant de soin, à Venise, en 1525 ; et la Bible de...

— Mais, monsieur, pour posséder, si jeune encore, un pareil savoir, vous avez donc été nourri dès votre enfance dans les bibliothèques ?

— s'écrie ingénument le libraire, sentant d'ailleurs redoubler l'intérêt que lui inspirait Wolfrang en découvrant en lui un bibliophile. — Il n'est pas cent personnes à Paris qui sachent seulement l'existence de ces éditions qui vous sont si familières.

— Vous attachez trop d'importance à mon petit mérite, — répond Wolfrang souriant avec modestie ; — mais franchement, si vous aviez découvert, par hasard, quelque'une des raretés dont les bibliophiles se montrent cent fois plus jaloux que l'avare ne l'est de ses écus, voyons, est-ce qu'à ce sujet... mais à ce sujet seulement, bien entendu... vous ne seriez pas d'un égoïsme tant soit peu féroce...? ainsi que vous en conveniez tout à l'heure ?

— Je vais, monsieur, vous paraître bien orgueilleux, — dit M. Lambert, — mais vous faites appel à ma sincérité, je réponds à cet appel.

— Sans doute.

— Eh bien, je compte dans ma carrière de bibliophile un trait admirable, mais seulement admirable à notre point de vue, à nous autres... car vous êtes des nôtres, monsieur Wolfrang, je n'en saurais douter maintenant, et je m'en félicite.

— C'est trop d'honneur pour moi ; mais le trait dont vous parlez ?

— Le voici. Il y a dix ans de cela, furetant la boutique d'un pauvre marchand de bric-à-brac du quartier du Marais, qui, entre autres choses, vendait des parchemins à la livre, je

découvre au milieu d'un tas de bouquins un exemplaire de la Bible de Soncino, que vous citiez tout à l'heure ; jugez de mon émotion ! Non-seulement ma trouvaille pouvait s'évaluer à sept ou huit mille francs, détail secondaire, mais encore l'exemplaire, point capital, était, selon moi, unique en France, monsieur Wolfrang, unique en France !

— A ce souvenir, votre regard s'illumine encore, monsieur Lambert ; ah ! vous avez le feu sacré !

— Ce souvenir me rappelle, en effet, ma jeunesse ; j'étais alors dans toute l'effervescence de notre passion commune. Je demande au marchand de bric-à-brac combien il veut vendre cette Bible ; il me répond : « Quatre francs cinquante centimes. »

— Ce sont de ces jours qui marquent dans la vie, n'est-ce pas, monsieur Lambert ?

— Ce sont les jours de gloire d'un bibliophile ! Je paye donc les quatre francs cinquante centimes, et je prie le marchand de garder chez lui le livre jusqu'à mon retour ; j'étais pauvre, et petit libraire alors ; je cours chez mon escompteur pour le prier de m'avancer sept mille francs sur ma signature, afin de pouvoir acheter cette Bible.

— Pardon ! vous l'aviez, ce me semble, achetée quatre francs...

— Je l'avais payée, afin que le marchand ne la vendit à personne ; mais je me serais conduit comme un fripon en n'éclairant pas plus tard le pauvre homme sur la valeur réelle d'un livre qu'il me laissait pour moins de cent sous, et que je savais valoir, au plus bas prix, sept à huit mille francs,— répond simplement M. Lambert.

— Accepter ce marché eût été, de ma part, presque un vol !

— Ah ! monsieur, vous pouvez à bon droit vous vanter de ce trait de délicatesse bien rare, et...

— Comment ! vous croyez que c'est cela dont je me vante, monsieur Wolfrang ? N'avoir pas abusé de l'ignorance de ce marchand, afin de le larronner ! Allons, vous vous moquez !

— Mais ce trait... selon vous admirable... au point de vue d'un bibliophile ?

— Ce trait... modestie à part... le voici : j'étais allé chez mon banquier dans l'espoir qu'il m'avancerait la somme nécessaire à l'acquisition de cette Bible de Soncino ; il refuse... En lui était mon unique espoir, car je ne jouissais ailleurs d'aucun crédit. J'eus alors, je le confesse, une tentation odieuse, celle de ne pas retourner

chez le marchand, de lui laisser mon argent et la Bible, le sachant assez honnête homme pour être incapable de vendre à personne le livre qui désormais m'appartenait. Ainsi, ce trésor restera enfoui ; il m'échappe, mais il ne sera possédé par personne, disais-je avec cet égoïsme féroce auquel vous faisiez tout à l'heure allusion, monsieur. Mais bientôt la voix de la conscience se fit entendre ; je me reprochai de vouloir ainsi frustrer ce brave homme d'une petite fortune, et soustraire à l'admiration des bibliophiles l'un des plus précieux spécimens de l'art typographique au xv^e siècle. J'allai à la Bibliothèque royale ; je connaissais l'un de ses conservateurs chargé de l'acquisition des livres précieux ; je l'instruisis de ma découverte, ajoutant que le propriétaire de cette Bible n'en ignorait pas la valeur. Je la fis, en effet, connaître au marchand. Il me rendit les quatre francs cinquante centimes que je lui avais remis. La Bibliothèque royale paya la Bible de Soncino sept mille cinq cents francs, et j'eus l'orgueilleuse satisfaction de penser que, grâce à moi, la France conservait ce trésor bibliographique.

— Et plus tard, un trésor de beauté, de grâce et de candeur devait vous récompenser de tant de délicatesse et d'un si grand sacrifice à la

science, monsieur Lambert, — dit soudain la voix de Sylvia depuis quelques moments silencieuse, et, ainsi que Francine Lambert, attentive à l'entretien de Wolfrang et du libraire. — Et maintenant, — ajoute Sylvia, — je ne m'étonne plus de l'émotion de votre aimable compagne, lorsqu'elle me disait : « Ah ! madame, c'est un cœur d'or que celui de mon mari ! »

— Vous nous écoutiez, j'en suis ravi ! — répond Wolfrang en se rapprochant de la causeuse où sont assises les deux jeunes femmes. — Avouez que ce qui surpasse peut-être encore la délicatesse exquise de cet acte, c'est la touchante modestie avec laquelle M. Lambert le raconte.

— Et le croiriez-vous, madame ? cet acte si honorable pour mon mari, je l'ignorais aussi, moi ! — ajoute naïvement Francine, toute glorieuse des louanges accordées au libraire. — Mais, en revanche, je sais d'autres actions de lui encore plus belles que celles-là ; oui, madame, encore plus belles que celles-là ; et si je vous racontais comment j'ai...

— Ma chère enfant... de grâce ! dit M. Lambert en interrompant sa femme avec une douce et paternelle autorité, n'abusons pas de la bien-

veillance que monsieur et madame veulent bien nous témoigner.

— Je me tais, mon ami..., — dit Francine en rougissant et baissant les yeux ; — pardon, madame.

— Fi ! monsieur, vous la troublez, vous la rendez confuse, cette chère madame Lambert, — reprend Sylvia.

Et, s'adressant gaiement à Francine :

— Il faut vous soustraire à cette tyrannie insupportable ! Venez un matin chez moi, et alors vous me direz sans contrainte tout le bien que vous pensez de ce méchant homme, ou plutôt, comme vos occupations peuvent vous retenir à votre magasin, et que, moi, je dispose librement de mon temps, j'irai vous trouver ; soyez tranquille, nous méditerons à cœur joie de ce vilain M. Lambert. Quoi ! il commet parfois, en sournois, les actions les plus nobles, les plus touchantes, et cet hypocrite ne veut pas souffrir qu'on le démasque ! Eh bien, nous nous révoltons et nous le démasquerons, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, quant à cela, je suis bien résolue à me révolter, — répond gaiement Francine subissant de plus en plus le charme de Sylvia, et se sentant près d'elle tout à fait en confiance.

Puis, s'adressant au libraire :

— Tu entends, mon ami, tu n'ignoreras pas du moins le complot !

— En effet, chère enfant, il existe ici un complot, — répond M. Lambert à la fois souriant et ému ; — M. et madame Wolfrang ont comploté de s'affectionner, en quelques instants, par leur affabilité charmante, un pauvre bouquiniste et sa femme ; en un mot, de leur rendre aussi agréable que possible cette soirée, que nous redoutions fort, dans notre inexpérience du grand monde, et, ma foi !... le complot a réussi au delà de toute espérance.

Puis le libraire ajoute sérieusement :

— Ma chère Francine, remercions le hasard qui nous a fait connaître M. et madame Wolfrang.

— Le dieu Hasard recevra aussi nos remerciements, mon cher monsieur Lambert, — reprend Wolfrang ; — car, je vous le dis en toute sincérité, Sylvia et moi, nous sommes enchantés de la circonstance qui nous rapproche ; nos relations deviendront suivies, laissez-moi le croire... Puis, je suis un peu votre confrère indigne en bibliomanie...

— Indigne ! Ah ! monsieur, si j'en juge d'après le spécimen de votre savoir, vous pouvez rivali-

ser avec tous les libraires de la vieille roche, — répond ingénument M. Lambert ; — et, si vous m'honorez d'une visite, je soumettrai à votre appréciation quelques exemplaires hors ligne, soit dit sans vanité.

L'un des valets de chambre annonce en ce moment et successivement :

— Monsieur et madame Borel ! — Monsieur Alexis Borel ! — Monsieur de Saint-Prosper !

Sylvia s'étant levée de la causeuse, afin d'aller recevoir madame Borel, le libraire fait un signe à sa femme et se dispose à quitter le salon ; mais Wolfrang, devinant l'intention de M. Lambert :

— De grâce ! ne nous quittez pas encore ; madame Lambert sera, j'en suis certain, ravie d'entendre mademoiselle Antonine Jourdan.

— Oh ! sans doute, monsieur, — répond Francine.

Mais soudain la jeune femme devient pourpre, s'interrompt, et, songeant à M. de Luxeuil, elle répond, osant à peine jeter les yeux sur son mari :

— Cependant... il est... déjà tard, et...

— Ah ! madame, il est à peine neuf heures et demie, reprend Wolfrang ; et, afin de vous décider peut-être à rester, j'ajouterai que Sylvia chantera ce soir, et que vous ne regretterez pas,

je l'espère, de nous avoir accordé quelques instants de plus.

— Il nous est impossible de résister à une si aimable instance, — répond le libraire; — nous resterons donc, monsieur Wolfrang, et nous ferons de plus une action charitable, ajoute M. Lambert en souriant : — nous irons tenir un peu compagnie à ce pauvre M. Dubousquet, qui, par sauvagerie, reste dans la bibliothèque, sur laquelle maintenant je serais curieux de jeter un coup d'œil; ceci... rend un peu moins méritoire mon action envers notre voisin.

Le valet de chambre annonce en ce moment :

— Monsieur de Luxeuil !

A ce nom, madame Lambert tressaille, rougit d'abord; puis, pâlisant légèrement, elle dit au libraire d'une voix altérée, en se dirigeant vers la bibliothèque :

— Viens, mon ami, allons tenir compagnie à ce pauvre M. Dubousquet.

M. Lambert n'a pas remarqué la soudaine émotion de Francine; il entre avec elle dans la bibliothèque, tandis que Wolfrang va rejoindre Sylvia, afin de l'aider à faire aux nouveaux arrivants les honneurs du salon.

III

M. et madame Borel, leur fils Alexis, M. de Saint-Prosper et M. de Luxeuil ont été, à leur entrée dans le salon, accueillis de la façon la plus courtoise par Wolfrang et par Sylvia, auprès de qui est assise la femme du banquier.

Celui-ci et son fils ont pris place sur des chaises, à côté l'un de l'autre, non loin de M. de Saint-Prosper, le fondateur de l'œuvre d'alimentation pour la première enfance.

M. de Luxeuil, après avoir été saluer la maîtresse de la maison, jette un regard curieux vers

la bibliothèque, où il a vu entrer précipitamment madame Lambert dès qu'il a été annoncé dans le salon.

La tâche de Sylvia et de Wolfrang est difficile et lourde ; il leur faut engager et nouer un entretien général entre des personnes complètement étrangères les unes aux autres, et auxquelles ils sont tous deux inconnus.

Wolfrang est debout et adossé à la cheminée, sur le marbre de laquelle il prend l'un des journaux du soir paraissant à cette époque, et dit au banquier :

— Monsieur Borel a-t-il lu le *Messenger* de ce soir ?

M. BOREL.

Non, monsieur.

WOLFRANG.

Et vous, monsieur de Saint-Prosper, avez-vous lu ce journal ?

M. DE SAINT-PROSPER.

Non, monsieur.

WOLFRANG.

Et vous, monsieur de Luxeuil ?

M. DE LUXEUIL.

Pas davantage.

MADAME BOREL.

Qu'y a-t-il donc, monsieur, de si intéressant dans ce journal ?

WOLFRANG.

Un juste hommage rendu à ces trois messieurs que je viens d'avoir l'honneur de nommer, madame, et cet hommage s'étend aussi à vous.

MADAME BOREL, *surprise*.

A moi ? De grâce, expliquez-vous, monsieur.

WOLFRANG.

Me permettez-vous, madame, de lire le passage auquel je fais allusion ?

MADAME BOREL.

Certainement, monsieur.

WOLFRANG, *lisant*.

« Aujourd'hui a eu lieu au ministère des finances l'ouverture des soumissions cachetées déposées par les maisons de banque qui désiraient

se rendre adjudicataires de l'emprunt ouvert par le gouvernement. La maison Borel et fils, de Lyon, ayant offert les conditions les plus avantageuses à l'État, a été déclarée adjudicataire de l'emprunt... »

M. BOREL.

En effet, monsieur, mais...

WOLFRANG.

Mille pardons de vous interrompre, monsieur. Ces quelques lignes n'ont rapport qu'au fait, et je tiens surtout à lire les commentaires. (*Lisant.*) « Nous nous félicitons de voir la maison Borel et fils adjudicataire de cet emprunt considérable ; le chef de cette maison doit son immense fortune à sa haute intelligence des affaires, et, chose rare de notre temps, la délicatesse scrupuleuse, ombrageuse même, dont il a toujours fait preuve... »

M. BOREL, *confus.*

De grâce, monsieur, l'exagération de ces louanges...

SYLVIA, *à madame Borel.*

Pourquoi faut-il donc, madame, que le mérite

le plus éminent manque toujours de cette assurance de soi-même qui jamais ne manque à la nullité ou au ridicule ? Pourquoi faut-il que des personnes ordinairement équitables, comme M. Borel, deviennent soudain d'une iniquité flagrante lorsqu'il s'agit de rendre justice à qui ? à elles-mêmes !

MADAME BOREL, *souriant, et à son mari.*

Mon ami, vous entendez madame ? J'ajouterai qu'au risque de vous déplaire, je partage tout à fait son avis...

ALEXIS BOREL.

Et je me joins à madame et à ma mère pour prier M. Wolfrang de continuer la lecture de cet article.

M. DE LUXEUIL.

Je demande aussi la continuation de la lecture (*à part*), afin que l'on arrive plus tôt à l'article qui me concerne. Que diable peut-on dire de moi dans ce journal ? Après tout, ce ne peut être que très-flatteur ; aussi je voudrais que cette petite Lambert fût présente et entendit la chose : cela lui monterait la tête encore davantage. (*Regardant Sylvia.*) Décidément, madame

Wolfrang est ce que j'ai rencontré au monde de plus ravissant. (*Réfléchissant et se rengorgeant dans sa cravate.*) On verra, on verra !

M. DE SAINT-PROSPER, à *M. Borel*.

Ah ! monsieur, combien je suis heureux d'être le colocataire d'un homme tel que vous !

M. BOREL, *confus*.

Monsieur, en vérité...

M. DE SAINT-PROSPER, à *part*.

Quel souscripteur pour mon œuvre, que ce millionnaire !

WOLFRANG.

Puisque ces dames le désirent, je continue. (*Lisant.*) « Et, chose rare de notre temps, la délicatesse de M. Borel, scrupuleuse, ombrageuse même, dont il a toujours fait preuve dans ses opérations financières, est devenue proverbiale à Lyon. Ajoutons enfin que M. Borel fait le plus généreux usage de sa fortune, et, pour peindre en un mot et d'un trait la digne compagne de M. Borel, nous dirons que les classes pauvres de Lyon l'ont surnommée *la bonne dame de charité*. Ce surnom... »

MADAME BOREL, *rougissant*.

Monsieur, je vous en supplie...

SYLVIA, *gaiement*.

Voici, monsieur, le moment de vous venger !

M. BOREL, *souriant*.

Sans doute, et j'insiste à mon tour, afin que M. Wolfrang veuille bien achever la lecture de cet article.

ALEXIS BOREL.

Mon père fait ainsi le brave, parce qu'il n'a plus rien à craindre.

M. DE SAINT-PROSPER, *avec enthousiasme*.

La bonne dame de charité ! Ce surnom dit toute une vie de dévouement à l'infortune ! (*A madame Borel.*) Ah ! madame ! ces pauvres gens dont vous êtes l'ange consolateur s'acquittent envers vous en vous donnant tout ce qu'ils possèdent : leur cœur.

MADAME BOREL.

Aussi, monsieur, suis-je payée au centuple du peu que je fais pour eux, par leur reconnaissance !

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.*

Quellesucculente patronnesse pour mon œuvre !

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Décidément, madame Wolfrang me fait l'œil ; voilà deux fois qu'elle me regarde... d'une manière... Quel dommage que la petite Lambert ne soit pas là ! Une pointe de jalousie serait pour elle un fier coup d'éperon et avancerait sérieusement mes affaires. J'irai tout à l'heure la chercher.

WOLFRANG, *à madame Borel.*

Allons, madame, il faut vous résigner. (*Il lit.*) «... Et, pour peindre en un mot et d'un trait, la digne compagne de M. Borel...»

MADAME BOREL.

Pardon, monsieur, vous avez déjà lu cela.

SYLVIA.

Que voulez-vous, madame ! Wolfrang agit un peu comme ceux dont vous êtes la providence : il se plaît à répéter le bien que vous faites.

MADAME BOREL, *demi-souriante et émue.*

Tenez, madame, vous êtes très-dangereuse...

vous finiriez par me faire aimer la louange ; je suis maintenant aux regrets d'avoir interrompu M. Wolfrang ; cela ne m'arrivera plus, et je le prie d'achever sa lecture.

ALEXIS BOREL, *bas à son père.*

Quel bon goût, quelle bonne grâce dans les moindres paroles de madame Wolfrang ! Quelle délicieuse jeune femme !

M. BOREL, *bas à son fils.*

Un ange ! un ange ! Elle a dit à la mère quelques mots dont j'ai été bien touché.

WOLFRANG.

Certain de ne pas être interrompu cette fois, je reprends et j'achève. (*Il lit.*) « Et pour peindre en un mot et d'un trait la digne compagne de M. Borel, nous dirons que les classes pauvres de Lyon l'ont surnommée *la bonne dame de charité*. Ce surnom est plus que justifié, non-seulement par les aumônes considérables que distribue madame Borel, mais surtout par l'assistance toute morale, par les consolations, par les conseils, par les encouragements qu'elle prodigue avec une sollicitude infatigable à ceux qu'elle secourt si généreusement. »

A ce moment, Sylvia, douée de trop de tact pour réitérer des louanges qui embarrasseraient madame Borel, la regarde avec attendrissement, et, par un geste d'une soudaineté charmante, lui prend la main et la lui serre affectueusement.

Cette nouvelle et discrète preuve de sympathie touche vivement la femme du banquier.

Elle répond à la cordiale étreinte de la main de Sylvia.

Ce silencieux épisode, remarqué seulement d'Alexis Borel, n'a pas interrompu la lecture du journal, que Wolfrang a ainsi terminée :

« Somme toute, en ces temps où l'on voit un si grand nombre de fortunes financières acquises par des moyens scandaleux, ou dont la source est souvent si impure, on est heureux de pouvoir citer l'exemple d'un homme qui ne doit ses richesses qu'à son intelligence, qu'à son travail, rehaussés, dignifiés par une éclatante probité. Tel est le chef de la maison de banque Borel et fils; et tous ceux qui ont eu quelques relations avec cette maison savent que M. Alexis Borel est digne, à tous égards, de porter le nom de son père, nom si honorable et si universellement honoré. »

SYLVIA, *très-gracieusement à Alexis Borel, qui a rougi de modestie.*

Rassurez-vous, monsieur, nous ne commenterons pas la fin de cet article en ce qui vous concerne. N'a-t-il pas tout dit, en affirmant que vous étiez digne de porter le nom de monsieur votre père?

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Elle est fièrement coquette, cette madame Wolfrang! Elle me lance des œillades assassines, et elle débite des *mamours* à ce petit jeune homme. Mais, décidément, je n'ai rien vu au monde de plus complet, de plus étourdissant que la beauté de madame Wolfrang, et je crois être connaisseur! Quel bras! quelle main! quel pied! quelle taille! quelle peau! quelles dents! quels yeux! quels cheveux! Enfin, elle a de la race jusqu'au bout des ongles, et fait en très-grande dame les honneurs de son salon. Cette conquête est digne de moi, et, grâce à la petite madame Lambert, je jouerai ici ce soir double jeu.

Pendant cet aparté du jeune beau, Wolfrang,

s'adressant à madame Borel et à Sylvia, leur a dit .

— Ah ! mesdames, si ces têtus d'Athéniens avaient écouté les conseils de Xénophon, pourtant !

MADAME BOREL, *ébahie, puis souriant.*

Les Athéniens ! Xénophon ! et à quel propos ?

WOLFRANG.

A propos de la maison de banque de M. Borel.

M. BOREL, *gaiement.*

Et quel rapport, je vous prie, monsieur, peut-il exister entre ma maison, les Athéniens et Xénophon ?

M. DE LUXEUIL, *enchanté du bon mot qu'il va dire, et montrant ses dents magnifiques.*

Fameux cheval de course que *Xénophon* ! il a gagné le prix du derby en 1829 ; il était fils de...

WOLFRANG.

Fils de *Sir-Ralph* par *Incantator* et d'*Ophelia* par *Ellen-Mare*, et il appartenait à lord Yarborough ; mais ce n'est point précisément le

même Xénophon dont j'avais l'honneur de parler à M. Borel.

M. DE LUXEUIL.

Je sais bien ; c'était une plaisanterie, mon cher monsieur. (*A part.*) Peste ! M. Wolfrang possède son *stud-book* sur le bout du doigt. Oh ! c'est un sportman ; évidemment, c'est un véritable sportman.

ALEXIS BOREL, *à part, regardant M. de Luxeuil.*

Ce grand fat m'est insupportable. Quelle suffisance ! quel aplomb !

M. BOREL, *à Wolfrang.*

Vous avez, monsieur, piqué vivement notre curiosité au sujet de Xénophon et de ma maison de banque. (*Gaiement*). Nous vous sommons de satisfaire notre curiosité.

MADAME BOREL.

Sans doute ; il y aurait sans cela, monsieur, cruauté de votre part.

WOLFRANG, *riant.*

Il y aurait, au contraire, de ma part générosité à me taire, madame, à vous épargner ce qu'il y

a de plus ennuyeux, de plus pesant au monde pour ceux qui la reçoivent, et de plus ridicule pour celui qui prétend la donner, à savoir, une manière de leçon d'histoire !

SYLVIA.

Il n'importe, Wolfrang, ce sera la punition de votre échappée au sujet de Xénophon, des Athéniens, que sais-je ?

WOLFRANG.

Soit, pour ma punition, et elle est cruelle... je vous ennuierai, mesdames. Vous savez qu'il n'existait pas de maisons de banque, ni chez les Romains, ni chez les Grecs ; ils déposaient leur argent, soit au temple de Delphes, soit à celui d'Olympie, sous la garde des prêtres de ces temples.

MADAME BOREL.

J'ignorais complètement ces faits historiques, monsieur, et je suis enchantée de les apprendre.

M. BOREL, *très-attentif.*

Et moi donc ! Ceci est pour moi, en ma qualité de financier, d'un extrême intérêt...

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.*

Il paraît que M. Wolfrang est un savant en us.

WOLFRANG.

Or, le génie de Xénophon, ayant deviné l'immense levier que devait offrir l'établissement de ces maisons de banque dont M. Borel est, à cette heure, l'un des plus honorables représentants, comprenait déjà parfaitement, à cette époque, ce qui est aujourd'hui élémentaire en finances : que la banque de dépôt donne des billets et reçoit de l'argent, tandis que la banque d'escompte ou de circulation donne de l'argent et reçoit des billets.

M. BOREL.

On ne saurait mieux préciser la question. (*Bas, à son fils.*) Il est étonnant qu'un homme du grand monde, à en juger par ses manières, se soit à ce point occupé de la science financière depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

WOLFRANG.

Xénophon proposa donc aux Athéniens de fonder une banque dont le capital eût été fourni par souscription ; l'idée fut accueillie avec enthous-

siasme ; mais les prêtres du temple de Delphes, jusqu'alors seuls gardiens des dépôts d'argent, qu'il leur eût fallu remettre en d'autres mains, trouvèrent l'invention financière fort impertinente ; la déclarèrent audacieuse, subversive et impie au premier chef ; menacèrent les Athéniens de la colère des dieux s'ils s'avisaient d'écouter les conseils de Xénophon. Les imposteurs prévalurent sur l'homme de génie ; ses grands desseins avortèrent ; de sorte que, sans la jalouse cupidité de ces prêtres, la face du monde aurait changé depuis des milliers d'années, puisque des maisons de banque pareilles à celle de M. Borel, fonctionnant dès cette époque si reculée, auraient centuplé la production, l'industrie, le commerce, la richesse des États, grâce à la toute-puissance du crédit. *Le crédit*, selon moi, assure aux nations modernes, sur l'antiquité, la même supériorité que l'usage des armes à feu donnait autrefois aux Européens sur les sauvages.

M. BOREL, *enthousiasmé.*

Monsieur, cet admirable axiome devrait être inscrit en lettres d'or au fronton de la Bourse ! car cet axiome résume la science financière.

WOLFRANG.

Malheureusement, il a été trop longtemps inconnu. Aussi n'est-ce qu'au moyen âge, en 1171, je crois, que fut fondée à Venise la première banque de dépôt; puis vint celle de Barcelone en 1349. Mais, pardon, mesdames, mille pardons, c'est assez, c'est déjà beaucoup trop d'érudition; ma seule excuse est dans mon désir de convaincre M. Borel que je suis assez heureux pour apprécier à leur valeur les immenses services rendus aux États par une profession où il a conquis un rang si élevé.

MADAME BOREL.

Croyez-moi, monsieur, je vous suis très-reconnaissante de m'avoir fait, pour ainsi dire, en quelques mots, comprendre la haute importance de la profession de mon mari et de mon fils.

M. BOREL, à *Wolfrang*.

Mais, monsieur, vous avez donc fait une étude toute spéciale de la science financière ?

M. DE SAINT-PROSPER.

Évidemment, M. Wolfrang est un profond économiste, et son savoir...

WOLFRANG.

Mon savoir, si j'avais le bonheur de posséder quelque savoir, je l'échangerais de grand cœur contre l'esprit si généreusement pratique dont vous avez fait preuve dans votre touchante fondation, monsieur de Saint-Prosper. Ce journal rend à votre œuvre un juste hommage. Ces dames, je n'en doute pas, partageront mes sentiments lorsqu'elles auront entendu ce qui suit. (*Il s'apprête à lire.*) Veuillez écouter, mesdames.

M. DE LUXEUIL.

Permettez-moi, monsieur, de vous interrompre; nous agissons, je le déclare, en affreux égoïstes! (*Il rit et montre ses belles dents.*) Nous parlons de bonnes œuvres et nous n'avons pas la moindre charité...

SYLVIA.

Vraiment! Et comment cela, monsieur?

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Quel regard!... elle est pincée. (*Haut.*) Nous nous promettons un grand plaisir d'entendre lire l'article du journal relatif à M. de Saint-Prosper,

et M. et madame Lambert, que j'ai vus tout à l'heure entrer dans le salon voisin, seront étrangers à cette lecture ; je vais donc les chercher. (*A Sylvia, d'un air vainqueur.*) J'espère, madame, que, moi aussi, je suis un peu philanthrope dans mon genre.

SYLVIA, *souriant.*

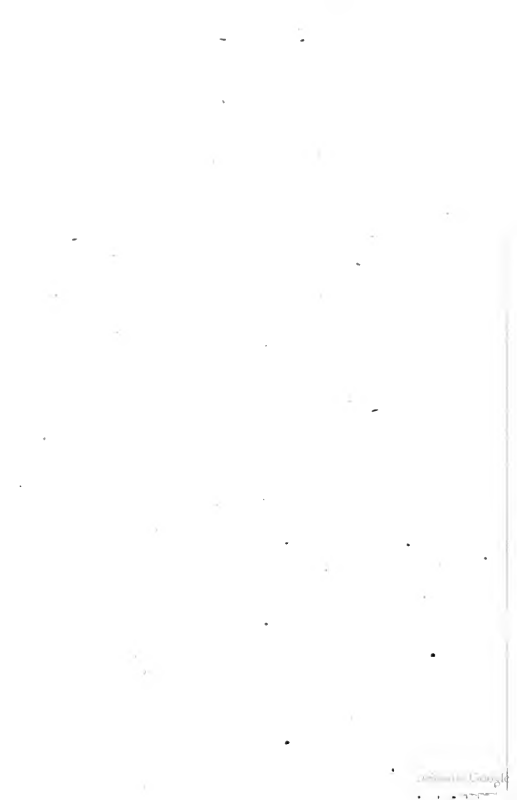
Je me plais, monsieur, à vous croire parfait en tout genre.

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Elle m'agace ; décidément , elle en tient. (*Haut.*) Je vais donc, madame, remplir mon rôle philanthropique et vous amener M. et madame Lambert. (*Il entre dans la bibliothèque.*)

ALEXIS BOREL, *à part.*

Il est impossible d'être plus sot et plus impertinent que ce monsieur ; il regarde à chaque instant madame Wolfrang avec une effronterie sans pareille, et dont je rougis pour lui.



IV

M. de Luxeuil sort de la bibliothèque, donnant galamment le bras à Francine Lambert. Confuse et tremblante, elle rougit beaucoup.

Sans remarquer l'émotion qu'elle s'efforce de dissimuler, M. Lambert est contrarié d'avoir été distrait de l'examen de quelques livres curieux, faisant partie de la bibliothèque.

M. de Luxeuil s'empresse d'offrir à madame Lambert un fauteuil ; elle y prend place presque machinalement, tant elle est troublée.

Ce siège est assez éloigné de la causeuse où

sont assises madame Borel et Sylvia pour que Francine, selon le calcul du jeune *beau*, puisse être témoin du manège qu'il médite.

Le libraire s'assied à côté d'Alexis Borel.

SYLVIA, à madame Lambert.

Nous rendons grâce, chère madame, à M. de Luxeuil, qui a eu la bonne pensée d'aller vous enlever à votre solitude, ainsi que M. Lambert.

MADAME LAMBERT, *embarrassée*.

Madame....

M. DE LUXEUIL, *approchant du dossier de la causeuse une chaise basse, s'assied de façon à être très-près de Sylvia, qui lui tourne à demi le dos, et à laquelle il s'adresse de plus en plus d'un air conquérant.*

J'ai été sur le point de vous appeler tout à l'heure à mon aide, madame.

SYLVIA.

Et à quel sujet, monsieur?

M. DE LUXEUIL.

J'ai déterminé, sans trop de peine, M. et madame Lambert à venir nous rejoindre ici.

Mais j'ai échoué, outrageusement échoué dans mes tentatives toujours philanthropiques auprès de ce digne monsieur qui a son chien sous sa chaise. Il eût fallu, pour vaincre la résistance de cet obstiné, votre présence, à vous, madame (*riant et montrant ses belles dents*), à vous qui devez pouvoir tout ce que vous voulez.

SYLVIA, *malignement.*

Ah ! monsieur, si j'avais ce pouvoir... que de métamorphoses !

M. DE LUXEUIL, *riant et montrant ses dents.*

Voyons, c'est pour moi que vous dites cela, n'est-ce pas ?

SYLVIA, *à madame Borel.*

Je vous le demande, madame, ne serait-ce pas grand dommage de métamorphoser M. de Luxeuil ?

MADAME BOREL, *souriant.*

En effet, nous ne pourrions que perdre à ce changement.

M. DE LUXEUIL, *très-satisfait, continuant l'exhibition de ses dents, et lançant une œillade à Sylvia.*

Je me contenterai donc, madame, de rester

tel que je suis, puisque j'ai le bonheur de vous agréer de la sorte.

ALEXIS BOREL, *à part.*

Cet impudent a pris la réponse de madame Wolfrang pour un compliment.

MADAME LAMBERT, *à part, avec une surprise pénible.*

Comme M. de Luxeuil parle familièrement à madame Wolfrang ! comme il la regarde ! Pourquoi est-il donc venu nous chercher alors, puisqu'il ne fait que s'occuper d'elle ?

WOLFRANG.

Maintenant, mesdames, si vous le permettez, je vais lire l'article concernant M. de Saint-Prosper.

M. DE SAINT-PROSPER.

S'il ne s'agissait que de mon humble personnalité, je supplierais M. Wolfrang de passer cet article sous silence ; mais je dois me résigner à l'entendre, parce qu'il traite d'une question que je crois digne de l'intérêt de ces dames ; toutefois, je proteste d'avance contre ce que cet ar-

ticle contient sans doute de beaucoup trop flatteur pour moi.

WOLFRANG.

Or, mesdames, je commence. (*M. de Saint-Prosper prend une attitude pleine de modestie ; son coude est appuyé au bras de son fauteuil, son front penché sur sa main, et son regard fixé sur le parquet. — M. Wolfrang lit.*)

« Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs, et surtout de nos lectrices, sur une œuvre dont nous les avons entretenus, et qui nous paraît devoir rendre de signalés services à l'une des classes les plus pauvres et les plus intéressantes de la société.

» L'énoncé seul de cette œuvre en indique la haute importance, et nous la transcrivons ici :

- » OEuvre d'alimentation pour la première
- » enfance. Souscription charitable ouverte sous
- » la direction de M. de Saint-Prosper et sous le
- » patronage de mesdames la marquise de Ver-
- » teuil, — la comtesse de Montrichard, — la
- » princesse de Luxen, — lady Harriett Wil-
- » son, — la baronne Van Heck, etc., etc. —
- » (Le prix de la cotisation mensuelle sera fixé
- » ultérieurement.) »

« Le nom de mesdames les patronnesses, le caractère personnel du fondateur de l'œuvre, prouvent, de prime abord, combien elle est sérieuse. Quant à son but, dont nous avons déjà parlé dans le courant du mois passé, il est si éminemment philanthropique et d'une exécution si praticable, que plusieurs journaux étrangers, entre autres le *Times* et le *Standard*, en Angleterre, la *Gazette officielle de Berlin*, en Prusse ; le *Journal de Vienne*, en Autriche ; la *Epoca*, en Espagne ; il *Cattolico*, en Italie, et enfin le *Journal de New-York*, aux États-Unis d'Amérique, ont spontanément rendu l'hommage le plus éclatant, le plus enthousiaste à l'œuvre de M. de Saint-Prosper ; œuvre qui doit, selon la voix unanime de la presse des deux mondes, placer son fondateur parmi les bienfaiteurs de l'humanité ; car ce grand homme de bien, ainsi que l'on disait au siècle dernier, ne se borne pas à... »

M. DE SAINT-PROSPER.

Monsieur, de grâce ! il m'est vraiment impossible, malgré ma précédente résolution, de ne point vous supplier d'interrompre cette lecture.

WOLFRANG.

Ce n'est pas moi, monsieur, qui vous adresse

ces louanges, c'est la voix des deux mondes.

SYLVIA, *émue.*

J'ignore quels sont les moyens pratiques de votre œuvre, monsieur de Saint-Prosper ; mais son but justifie le concert d'éloges qui s'élève en votre faveur. Ah ! monsieur, jouissez avec un doux orgueil de la plus pure de toutes les gloires ; celle-là ne fait couler que des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Soyez fier, oh ! bien fier, monsieur : votre nom sera béni de toutes les mères.

ALEXIS BOREL, *à part, et contemplant Sylvia avec adoration.*

Qu'elle est belle ! mon Dieu ! qu'elle est belle et touchante !

M. DE LUXEUIL, *à Sylvia, derrière laquelle il est resté assis.*

Vous parliez tout à l'heure de métamorphoses ; eh bien, je vous vois d'ici, madame, métamorphosée en dame patronnesse de l'œuvre de M. de Saint-Prosper... Et il n'en faut pas davantage pour la mettre à la mode...

MADAME LAMBERT, *à part et navrée.*

M. de Luxeuil n'a pas quitté des yeux madame

Wolfrang ; il lui fait des compliments ; il n'a pas un regard pour moi. Ah ! pourquoi suis-je venue ici ?

M. BOREL, à *Wolfrang*.

De grâce, monsieur, veuillez continuer cette lecture, dût-elle blesser la modestie de M. de Saint-Prosper.

MADAME BOREL.

Nous avons le plus vif désir de connaître les moyens pratiques de l'alimentation de ces pauvres enfants.

M. LAMBERT, à *part*, et *remarquant l'expression navrante des traits de sa femme*.

Qu'a donc Francine ? Elle paraît souffrante.

M. DE SAINT-PROSPER, à *Wolfrang*.

Monsieur, ne prenez pas la peine de lire la fin de cet article, dont je suis véritablement confus ; et, si ces dames le permettent, je vais en quelques mots les instruire de ce qu'elles désirent savoir.

SYLVIA.

A cette condition, et quoique à regret, mon-

sieur, nous consentons à renoncer au plaisir de vous entendre apprécier comme vous méritez qu'on le fasse.

M. DE SAINT PROSPER, *d'une voix douce, pénétrante, et répétant mot pour mot ce que, le matin, il a dit à Tranquillin à ce sujet.*

Il m'a toujours semblé, mesdames, que rien n'était plus touchant ni plus digne d'un tendre intérêt qu'une pauvre petite créature venant au monde, exposée à tant de périls, si frêle, si délicate, qu'il suffit souvent d'un souffle pour la briser. Elle n'a de refuge que le sein maternel, où elle trouve la chaleur et l'existence. Mais souvent, trop souvent, hélas ! qu'arrive-t-il parmi les classes déshéritées ? La misère a tari le sein maternel, source de vie pour l'enfant, et c'est en vain que ses petites lèvres cherchent à aspirer le lait nourricier...

MADAME BOREL.

Ah ! monsieur, rien de plus vrai que votre douloureuse observation. Bien des fois, j'ai été témoin de ce fait désolant : une mère épuisée par les privations se voyant incapable de nourrir son enfant. Il n'est pas, je crois, au monde, de douleur plus atroce que celle-là pour une femme.

SYLVIA, *amèrement.*

Et l'on se dit, l'on se croit vraiment très-malheureuse lorsque, revenant du bal, enveloppée de satin et de fourrures, bercée dans son carrosse, l'on s'avoue en frémissant que la toilette de madame une telle... écliprait la vôtre !...

M. DE SAINT-PROSPER, *à Sylvia.*

Ce dont vous vous révoltez, madame, n'est pas endurcissement, c'est ignorance de maux dont l'on ne soupçonne pas même l'existence ; l'on ignore encore qu'une malheureuse mère que la détresse oblige à un travail incessant, est souvent en proie à une fièvre ardente. Alors son sang s'échauffe, ce n'est plus un lait salubre et vivifiant qu'elle donnera à son nouveau-né, c'est un lait malsain, presque meurtrier.

MADAME BOREL.

Mon Dieu ! combien sont effrayantes les conséquences de la misère, lorsque l'on sonde cet abîme sans fond !

M. DE SAINT-PROSPER.

Que peut-elle faire, cette mère infortunée ?
Quelles perplexités sont les siennes ! Elle sait

qu'elle donne à son enfant un lait insalubre, et cependant elle est trop pauvre pour le mettre en nourrice. Essayera-t-elle d'acheter du lait pour le nourrir ?

WOLFRANG.

Autre source empoisonnée, surtout à Paris.

MADAME BOREL.

Comment cela, monsieur ?

WOLFRANG.

Sans parler des falsifications malsaines qui corrompent le lait et échappent à la surveillance des magistrats, le plus grand nombre des vaches laitières qui appartiennent aux nourrisseurs de Paris chargés de l'approvisionnement de cette ville ¹ deviennent phthisiques par suite du régime de stabulation qu'on leur impose. Or, la phthisie se transmettant, par ce lait empoisonné, aux enfants qui n'ont pas d'autre nourriture, ils succombent tôt ou tard à une maladie mortelle,

¹ Ce récit se passe vers le milieu du règne de Louis-Philippe. L'extension du réseau des chemins de fer a changé les conditions de l'alimentation de Paris. Mais, à cette époque, le fait cité n'était malheureusement que trop réel. (Voir l'excellent livre de Parent-Duchâtelet.)

aspirée par eux, pour ainsi dire, dès leur naissance.

MADAME BOREL.

Ah ! c'est affreux !

M. DE SAINT-PROSPER, *regardant Wolfrang avec un grand étonnement.*

Mais, monsieur, vous vous êtes donc aussi occupé de physiologie et de médecine ? Vous avez donc aussi approfondi la question de l'alimentation des enfants ?

WOLFRANG.

Cette question ne saurait être mieux résolue que par vous, monsieur ; il me reste à m'excuser de vous avoir interrompu ; mon seul but était d'apporter une preuve de plus à l'appui de l'excessive importance de votre œuvre.

SYLVIA.

Hélas ! chaque pas que l'on fait dans cette voie douloureuse nous découvre un danger de plus pour ces malheureux enfants. Mais ces dangers, monsieur, comment espérez-vous les conjurer ?

M. DE SAINT-PROSPER.

Par un moyen fort simple, peu coûteux, et d'un succès, je le crois, infaillible.

MADAME BOREL.

Et ce moyen ?

M. DE SAINT-PROSPER.

Il est unanimement reconnu par la science ; et, à ce propos, j'invoquerai maintenant l'autorité de M. Wolfrang, dont les profondes connaissances...

WOLFRANG.

De grâce, monsieur, continuez ; nous sommes impatients de vous entendre.

M. DE SAINT-PROSPER.

J'avais donc l'honneur de dire à ces dames qu'il est unanimement reconnu par la science que le lait de chèvre est, de tous, le plus salubre, le plus vivifiant, le plus riche en substance alimentaire ; et, de plus, que la chèvre est un des animaux qui demandent le moins de soins et se nourrit le plus aisément et le plus économiquement possible...

MADAME BOREL, *vivement*.

Je comprends ; l'idée est excellente : vous établissez un ou plusieurs dépôts de chèvres dans chaque arrondissement.

M. DE SAINT-PROSPER.

Oui, madame, et, veuillez ne pas sourire de ce détail, car il a sa grande importance, la chèvre, animal grimpant par excellence, montera très-facilement les quatre ou cinq étages des maisons, afin d'aller offrir ses mamelles gonflées de lait à ses petits nourrissons ; l'on voit journellement, dans les départements des Alpes, des enfants nourris par des chèvres ; elles se prêtent à cette nutrition, avec une douceur et une intelligence remarquables. Les médecins, consultés par moi, ont été d'avis qu'un enfant pouvait être parfaitement substanté en tétant quatre fois par jour une chèvre pendant la durée de six à sept minutes, et qu'une chèvre suffirait au moins à l'alimentation de deux enfants. Vous le voyez, mesdames, rien de plus simple et de plus pratique que le moyen que j'indique ; il remédie à ces trois poignantes conséquences de la misère : une mère dont les privations ont tari le sein, — une mère qu'un travail incessant rend malade,

et dont le lait vicié devient funeste à son enfant ; — enfin, et ainsi que l'a fait remarquer M. Wolfrang par son observation aussi profonde que savante, une mère trop pauvre pour placer son nouveau-né en nourrice, et ainsi réduite à le substantier d'un lait presque toujours empoisonné par la phthisie, qui se transmet ainsi à ces pauvres petites créatures. Un dernier mot, mesdames : le vif intérêt que vous daignez manifester pour cette fondation me fait espérer que, peut-être, vous voudrez bien me permettre d'inscrire vos noms parmi les dames patronnesses de mon œuvre.

SYLVIA.

Pouvez-vous en douter, monsieur ? Contribuer à une œuvre pareille, c'est à la fois un devoir, un honneur et un plaisir. (*Avec expansion.*) Merci, monsieur de Saint-Prosper, merci du fond du cœur d'avoir songé à moi pour patronner cette œuvre !

MADAME BOREL.

Je ne puis que répéter les paroles de madame ; je ne saurais mieux exprimer ma propre pensée.

M. DE SAINT-PROSPER, *d'un ton pénétré.*

Je reçois, mesdames, et grâce à vous, ma plus

douce, ma plus flatteuse récompense. (*Il s'adresse à madame Lambert, profondément absorbée, qui, la tête baissée, le regard fixe, semble étrangère à ce qui se passe autour d'elle.*) Puis-je aussi espérer que madame Lambert me permettra de l'inscrire parmi les dames patronnesses ?

M. LAMBERT, à M. de Saint-Prosper.

Monsieur, c'est trop d'honneur pour nous, notre nom est si obscur...

M. DE SAINT-PROSPER.

N'êtes-vous pas, monsieur, l'un des notables commerçants de notre quartier ? Puis j'oserai vous faire remarquer que le caractère même de cette œuvre est justement de fondre toutes les classes sociales dans un fraternel concours à un établissement humanitaire.

M. LAMBERT.

Cette raison, monsieur, doit vaincre mes scrupules, et, puisque vous le désirez... (*S'adressant à Francine, toujours absorbée.*) Ma chère amie, vous entendez la demande de M. de Saint-Prosper ?

MADAME LAMBERT, *tressaillant à la voix de son mari, et sortant de sa rêverie.*

Oui, mon ami.

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Cette petite Lambert est si novice et si gauche, qu'elle finirait par éveiller les soupçons de son mari, car elle ne peut cacher la jalousie que lui causent mes assiduités auprès de Sylvia. L'épreuve a assez duré; maintenant, passons à la contre-partie à l'endroit de cette belle Sylvia, que j'ai décidément... empoignée; un grain de jalousie la piquera et fera merveille.

M. DE SAINT-PROSPER, *à Francine, qui s'est remise de son trouble.*

J'ai l'honneur de vous prier, madame, de me permettre d'inscrire votre nom parmi ceux des dames patronnesses de mon œuvre.

MADAME LAMBERT, *interrogeant son mari avec embarras.*

Monsieur, je ne sais si...

M. LAMBERT.

Ma chère amie, nous devons, ce me semble, accepter l'offre de monsieur.

MADAME LAMBERT, *baissant les yeux.*

En ce cas, mon ami, j'accepte.

MADAME BOREL, *bas à Sylvia, lui indiquant
Francine du regard.*

Il est difficile d'être plus jolie que cette jeune femme. Quel air modeste !

SYLVIA, *bas.*

N'est-ce pas qu'elle est charmante, et que sa candeur égale sa beauté ?

MADAME BOREL, *bas.*

Elle paraît attristée.

SYLVIA, *bas.*

Son embarras est grand ! elle a peu l'habitude du monde et vit fort retirée, ainsi que son mari. Ah ! madame, quel excellent cœur que celui de M. Lambert !

MADAME BOREL.

Je le crois sans peine ; écoutez-le.

M. LAMBERT *vient de dire à M. de Saint-Prosper :*

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien nous

inscrire, ma femme et moi, comme souscripteurs d'une somme annuelle de trois cents francs pour l'établissement de votre œuvre. Je regrette de ne pouvoir que faiblement témoigner de la profonde sympathie qu'elle nous inspire.

M. BOREL, tout bas, à M. de Saint-Prosper.

Veillez bien nous compter, ma femme, mon fils et moi, comme souscripteurs annuels de la somme de six mille frans.

WOLFRANG, souriant.

Je gage que M. Borel, par un sentiment de parfaite délicatesse que tout le monde appréciera comme moi, dit tout bas le chiffre de sa souscription, parce que ce chiffre est considérable.

M. DE SAINT-PROSPER.

En effet, monsieur, ce chiffre est de...

M. BOREL, vivement à M. de Saint-Prosper.

Monsieur, de grâce, le secret est la seule condition que je mette à ce don.

M. DE SAINT-PROSPER.

Je me tais, monsieur.

ALEXIS BOREL, *s'approchant de M. de Saint-Prosper, et à demi-voix.*

Vous voudrez bien me...

M. BOREL, *à son fils.*

C'est inutile, mon ami, j'ai souscrit pour toi, pour ta mère et pour moi.

ALEXIS BOREL, *souriant.*

Tu as souscrit pour la maison Borel et fils, soit, cher père ; mais je désire souscrire personnellement. (*Bas, à Saint-Prosper.*) Inscrivez-moi pour douze cents francs par an. (*A part, et regardant Sylvia avec émotion.*) Faire le bien, c'est plaire, j'en suis certain, à cette adorable femme ! Je n'ose m'approcher d'elle, lui parler ! Ah ! que M. de Luxeuil est heureux d'être sot, fat et impudent ; il ose tout, lui !

WOLFRANG, *à M. de Saint-Prosper.*

Mon homme de confiance, M. Tranquillin, ira demain chez vous, monsieur, vous porter ma souscription.

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Allons, il n'y a pas moyen de reculer, il va

falloir s'exécuter, du moins en apparence, car le diable m'emporte si je donne un rouge liard pour ses moutards et ses chèvres ! (*Haut.*) M. de Saint-Prosper, j'aurai le plaisir d'aller me faire inscrire demain chez vous.

M. LAMBERT.

Nous oublions mon collègue en sauvagerie, notre exilé de la bibliothèque ; il sera, je n'en doute pas, très-heureux aussi de concourir à cette œuvre, dont je vais lui faire part.

Le libraire quitte le salon et entre dans la bibliothèque, tandis que M. Wolfrang, M. Borel et Saint-Prosper échangent quelques paroles.

M. de Luxeuil, suivant du regard M. Lambert, se dit :

— A merveille ! le mari s'en va : sa présence me gênait ; cette petite a si peu d'usage !

Il quitte la place qu'il occupait, assis derrière la causeuse où se tiennent Sylvia et madame Borel, et vient s'asseoir auprès de Francine ; elle tressaille et rougit.

Alexis Borel, voyant vide la place naguère occupée par M. de Luxeuil, fait un effort sur lui-même, et s'approche timidement de la causeuse, se rassurant quelque peu en songeant

qu'il a le prétexte de venir parler à sa mère, assise à côté de Sylvia ; et, n'osant lever les yeux sur celle-ci, il dit à madame Borel :

— Quelle touchante idée que celle de M. de Saint-Prosper, n'est-ce pas, ma mère ?

MADAME BOREL.

Très-touchante, mon ami ; en outre, elle est heureusement praticable.

SYLVIA, *gracieusement à Alexis Borel.*

Vous ne pouviez prouver plus généreusement que vous ne l'avez fait, monsieur Alexis, l'intérêt que cette œuvre vous inspire.

ALEXIS BOREL, *ravi et rougissant.*

Madame..., c'est... si peu de chose !...

MADAME BOREL, *à Sylvia et souriant.*

Je vous avouerai, madame, au risque de passer pour la plus orgueilleuse des mères, qu'Alexis est le meilleur garçon du monde, et, si je vous citais de lui, madame, certains traits...

ALEXIS, *confus.*

Ah ! ma mère, ma mère !...

SYLVIA, *gaiement, à madame Borel.*

Il est capable de nous fuir pour échapper à vos louanges. (*Indiquant du regard au jeune homme la chaise placée derrière la causeuse*).
Veuillez vous asseoir là, monsieur Alexis; de la sorte, vous ne nous échapperez pas.

ALEXIS BOREL, *s'asseyant, au comble de la joie.*

Ah ! madame, que de bontés !

M. DE LUXEUIL, *à part.*

J'en étais sûr ; mon jeu produit son effet ; la belle Sylvia, jalouse de me voir la quitter pour venir m'occuper de la petite Lambert, fait asseoir auprès d'elle ce petit jeune homme, afin de me piquer à vif. C'est le chassé-croisé traditionnel ; tout va bien !

WOLFRANG, *debout, adossé à la cheminée, reprend le journal.*

Je vous rappellerai, mesdames, que, par un heureux hasard, ce journal du soir s'occupe de plusieurs personnes que j'ai l'honneur d'avoir pour locataires ; ainsi, après avoir mentionné l'emprunt obtenu par M. Borel, la fondation philanthropique de M. de Saint-Prosper, ce jour-

nal contient encore deux articles concernant M. de Luxeuil et M. de Francheville, que nous aurons le plaisir de voir ce soir, je l'espère, et à qui, pour ma part, je serrerai la main avec autant de cordialité que de profonde estime ; car ce journal cite de M. de Francheville un trait qui l'honore aux yeux des honnêtes gens ; mais, procédons par ordre, et permettez-moi, mesdames, de vous lire l'article relatif à M. de Luxeuil.

V

Pendant que Wolfrang annonçait ainsi la lecture de l'article du journal concernant M. de Luxeuil, celui-ci, profitant de l'attention que les autres personnages prêtaient aux paroles du maître de la maison, vers qui leurs regards étaient tournés, a dit tout bas à madame Lambert :

— Vous avez lu ma lettre ?

— Pour mon malheur, — a répondu Francine, tout bas aussi, d'une voix tremblante et les larmes aux yeux. — Laissez-moi, monsieur !

— Faisons la paix, jalouse! — a répondu effrontément le *beau*. — Ne voyez-vous pas je donnais le change à votre mari en m'occupant de cette bégueule de Sylvia? Elle n'est que belle, vous êtes ravissante.

A cette fadeur, Francine, levant ses grands yeux bleus encore humides et où brille une lueur d'espérance, a regardé furtivement M. de Luxeuil, et il a ajouté :

— Sylvia est furieuse de me voir près de vous; je vous adore.

— S'il était vrai! — a murmuré madame Lambert, le visage pourpre, la poitrine gonflée, au moment où Wolfrang, debout devant la cheminée, lisait ce qui suit :

« On annonce dans le monde élégant une solennité hippique qui doit avoir lieu jeudi prochain à la Croix-de-Berny, et qui préoccupe vivement nos *sportmen*. Il s'agit d'un *steeple-chase* (course au clocher) entre deux des plus brillants *gentlemen riders* (gentilshommes qui montent leurs chevaux), M. de Noirmont et M. de Luxeuil. Le premier de ces deux messieurs montera le célèbre *Sultan-Visapour* ; et la non moins célèbre *Mademoiselle-Madeleine* sera montée par M. de Luxeuil. Des paris con-

sidérables sont engagés pour cette course, qui offrira des obstacles véritablement formidables, entre autres, la rivière de Bièvre, large de vingt pieds, que les deux concurrents devront franchir trois fois ¹. »

MADAME LAMBERT, *à part*.

Grand Dieu ! c'est effrayant, faut-il qu'il soit courageux !

WOLFRANG, *lisant*.

« De plus, trois haies de cinq pieds chacune ; enfin, et celui-là est le plus redoutable des obstacles, un mur en pierres sèches de plus de cinq pieds d'élévation. »

MADAME LAMBERT, *à part*.

C'est à se tuer cent fois, mon Dieu ! Ah ! si

¹ Nous serions mal compris si l'on nous attribuait la pensée de ridiculiser les personnes qui s'occupent sérieusement de courses de chevaux ; elles exercent une puissante influence sur l'amélioration des races, en cela que les chevaux vainqueurs réunissent toutes les qualités essentielles du *type reproducteur*. — Nous nous félicitons d'avoir été dans notre jeunesse l'un des fondateurs de la Société des courses, devenue plus tard le *Jockey-Club*, dont nous avons eu l'honneur d'être, et où nous avons connu des amis dont nous conserverons toujours le meilleur et le plus agréable souvenir.

(Note de l'auteur.)

M. de Luxeuil m'aimait, il me promettrait de ne pas ainsi risquer sa vie!

WOLFRANG, *lisant*.

« Jusqu'à présent, les paris ouverts sont en proportion de trois contre un en faveur de *Mademoiselle-Madeleine*, non-seulement à cause de la renommée bien connue de cette victorieuse jument, mais aussi parce qu'elle sera montée par son propriétaire, M. de Luxeuil, l'un des princes de notre jeunesse dorée, si connu dans la fashion parisienne et sur le *turf* (champ de course) par la vigueur, le sang-froid et l'intrépidité dont il a fait preuve dans différentes courses très-périlleuses. En effet, selon les juges les plus compétents, en ce qui touche l'art équestre, M. de Luxeuil, cavalier raffiné, joint une rare solidité à une exquise élégance. »

M. DE LUXEUIL.

Allons, allons, ce monsieur exagère; je monte parfaitement bien à cheval, voilà tout...

WOLFRANG.

Vous êtes, monsieur, trop modeste, en vérité.

M. DE LUXEUIL.

Non, parole d'honneur! je serais moins bon

cavalier, je le dirais avec la même sincérité...

WOLFRANG, *lisant*.

« Nous avons, l'an passé, lors des courses de haies de Chantilly, lesquelles ont occasionné des accidents si graves parmi les *gentlemen riders* qui y prenaient part, nous avons, disons-nous, été personnellement témoins de l'espèce d'ovation dont M. de Luxeuil, vainqueur de cette course, a été l'objet de la part de la foule enthousiasmée; nous le voyons encore vêtu de sa casaque de soie orange, coiffée de sa toque de velours noir, arriver seul et distançant de bien loin ses rivaux, dont plusieurs étaient désarçonnés ou grièvement blessés; nous voyons encore, disons-nous, M. de Luxeuil franchir la dernière haie avec autant de hardiesse que d'aisance et de grâce, et saluant de la main, avec une courtoisie chevaleresque, la fine fleur de nos élégantes et de nos femmes à la mode placées dans les tribunes; elles applaudissaient avec transport, ou agitaient leurs mouchoirs, acclamant l'heureux vainqueur, que bien de beaux yeux suivaient d'un regard charmé. »

M. DE LUXEUIL, *avec un aplomb imperturbable*.

Ici, le journaliste rentre dans le vrai... il

n'exagère plus, je lui rends justice ; ç'a été, comme il dit, une véritable ovation. Que voulez-vous ! ce n'est pas ma faute, à moi, c'est la faute de ces dames.

WOLFRANG.

Ah ! monsieur, soyez-leur du moins indulgent. (*Il lit.*) « Il est donc à croire, si l'on en juge d'après les proportions des paris, que le prochain *steeple-chase* de la Croix-de-Berny sera pour M. de Luxeuil l'occasion d'un nouveau triomphe. »

MADAME LAMBERT, *à part, après avoir constamment attaché son regard ravi sur M. de Luxeuil.*

Et il m'aime, lui dont on vante publiquement la grâce et le courage ; lui, l'un des princes de la jeunesse élégante ; lui, l'idole de tant de belles dames du grand monde qui l'applaudissaient avec enthousiasme ! Il m'aime, moi, pauvre petite boutiquière ! Ah ! si je pouvais le croire, combien je serais fière ! (*Tressaillant et s'attristant.*) Et pourtant... tromper mon mari... Ah ! je serais bien coupable ! Non, je ne veux pas, je ne dois pas aimer M. de Luxeuil : je serais trop malheureuse. Mon Dieu ! voilà

qu'il regarde cette madame Wolfrang... Oh ! que je souffre !

ALEXIS BOREL, *à part.*

Ce fat insolent n'a pas sourcillé devant cet article louangeur ; il n'en a interrompu la lecture que pour confirmer ces éloges accordés à son incomparable mérite. Je n'ai pas osé lever les yeux sur madame Wolfrang, de crainte de lire sur ses traits son admiration pour ce centaure. Hélas ! peut-être elle partage l'enthousiasme de ces belles dames des tribunes qui, à Chantilly, applaudissaient avec transport cet heureux vainqueur.

WOLFRANG, *après avoir déposé le journal, sur la cheminée, s'adressant à M. de Luxeuil.*

Je partage, monsieur, l'espoir de l'auteur de cet article : le prochain *steeple-chase* de la Croix-de-Berny sera pour vous l'occasion d'un nouveau triomphe.

M. DE LUXEUIL.

Si cela ne dépendait que de moi, je dirais tout bonnement oui, parce que je suis excellent homme de cheval, et que je me connais...

SYLVIA.

Heureusement pour vous, monsieur... car il y a tant d'inconvénients à ignorer son propre mérite : cela rend d'une défiance...

M. DE LUXEUIL.

Des plus fâcheuses. On hésite, on recule devant les obstacles, tandis que, moi, me connaissant comme je me connais, j'arrive devant un obstacle, persuadé que je le franchirai, et je le franchis : mais, par malheur, *Mademoiselle-Madeleine* est gravement indisposée.

SYLVIA.

Vraiment ! cette pauvre demoiselle ?... (*S'adressant à madame Borel.*) Ne trouvez-vous pas, madame, quelque chose de délicat et de touchant dans la nouvelle coutume de MM. les *hommes de cheval*, comme ils s'intitulent ? Ils donnent à des bêtes le nom de *madame* ou de *mademoiselle* ? Transporter ces formules du langage dans l'écurie où ces messieurs vivent journellement en si étroite communion de goûts et de pensées avec ces *dames* et ces *demoiselles* à quatre pieds, me paraît un acte d'équité dont je suis véritablement attendrie...

ALEXIS BOREL, *à part.*

Bravo ! Quelle fine et mordante ironie à l'adresse de l'*homme-cheval*, car la particule *de* est de trop.

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Elle est furieuse de jalousie, elle veut me piquer, tout va bien ; allons... ça mord, ça mord... ! (*Haut et montrant ses belles dents.*) Et que trouvez-vous donc, madame, de si attendrissant dans notre coutume de donner à nos juments le nom de madame ou de mademoiselle ?

SYLVIA.

Comment ! monsieur, n'est-ce point un acte de conscience et d'équité des plus touchants que d'accorder le titre de *madame* et de *mademoiselles* à celles-là qui sont vos compagnes habituelles, qui ont la plus grande part dans votre vie, qui sont votre joie, votre orgueil, qui causent enfin vos plus vives et souvent vos seules émotions ? Mais vous seriez d'abominables ingrats, messieurs les *hommes de cheval*... si vous n'éleviez pas vos compagnes jusqu'à vous en les traitant en égales !

M. DE LUXEUIL, *à part, et frappé d'une idée subite.*

Je parie qu'elle est jalouse de *Mademoiselle-Madeleine* ! D'honneur, ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

MADAME BOREL, *riant, et à Sylvia.*

Je partage de tous points, chère madame, votre juste admiration pour l'équité dont font preuve ces messieurs.

SYLVIA.

Aussi, je demanderai à M. de Luxeuil, avec un redoublement d'intérêt, des nouvelles de *Mademoiselle-Madeleine* ; car je l'ai malheureusement interrompu au moment où il allait nous informer de la santé de cette chère créature...

MADAME LAMBERT, *à part.*

Quel esprit méchant elle a, cette madame Wolfrang ! C'est peut-être qu'elle en veut à M. de Luxeuil de ce qu'il l'a quittée pour venir s'asseoir près de moi... Oh ! s'il en était ainsi, combien je serais glorieuse de la rendre jalouse !

M. DE LUXEUIL, à *Sylvia*.

Puisque vous voulez bien, madame, vous intéresser à la santé de *Mademoiselle-Madeleine*, je vous dirai (*d'un ton doctoral*) qu'elle est atteinte d'une péripneumonie au premier degré.

SYLVIA.

Bon Dieu ! à en juger par son nom terrible, ce doit être une bien redoutable maladie que celle-là ?

M. DE LUXEUIL.

Certes, madame, lorsque la maladie n'est pas soignée à temps ; mais je conserve bon espoir ; j'ai envoyé *Mademoiselle-Madeleine* à Viroflay. Mon vétérinaire va deux ou trois fois par jour la visiter, car la fièvre, l'insomnie, l'épuisent : elle est si nerveuse !

MADAME LAMBERT, à *part*.

Comme il a bon cœur ! Quel intérêt il témoigne à ce pauvre animal !

SYLVIA, à *madame Borel*.

Madame, vous entendez ? *Mademoiselle-Madeleine* est nerveuse !

MADAME BOREL, *souriant*.

Elle a peut-être des vapeurs !

SYLVIA.

Voyons, monsieur de Luxeuil, soyez sincère : vous aurez, malgré tout votre esprit, malgré votre parfait savoir-vivre, et bien involontairement, sans doute, blessé peut-être, par un léger manque de tact ou d'égards, par un mot brusque, par un regard moins tendre, que sais-je ? vous aurez blessé, dis-je, la sensibilité de cette pauvre *demoiselle* ; les personnes nerveuses sont toujours si impressionnables !

M. DE LUXEUIL, *très-vexé, et riant d'un rire forcé*.

Charmant ! charmant ! charmant !

WOLFRANG, *à part*.

Les sarcasmes de Sylvia finiront par intimider ce maître sot, malgré son formidable aplomb, et nous ne jouirons plus de son outrecuidance dans toute sa plénitude ; venons à son secours. (*Haut.*) Ne vous y trompez pas, mesdames, M. de Luxeuil dit le mot vrai : nerveuse, en parlant de *Mademoiselle-Madeleine*. La fameuse *Cornélia*, mère du célèbre *Éclipse*, qui, sans avoir jamais

été touchée de la cravache ou de l'éperon, a gagné vingt-trois courses dont le gain s'est élevé à plus d'un million...

M. BOREL, *riant*.

Quel habile financier que cet *Éclipse* !

M. DE SAINT-PROSPER, *dont l'œil brille de convoitise*.

Plus d'un million ! plus d'un million !

SYLVIA, *à Wolfrang*.

Eh bien, cette illustre *Cornélia* ?

WOLFRANG.

Elle était douée d'une telle intelligence, elle était si nerveuse, — ainsi que le disait M. de Luxeuil de *Mademoiselle-Madeleine*, qu'après ses débuts sur le turf, elle devina, l'an suivant, au régime particulier, en un mot, à l'*entraînement* auquel on la soumettait afin de la préparer à la course, qu'elle devait bientôt courir encore ; alors, l'ardente préoccupation et l'impatience de cette lutte prochaine impressionnèrent si vivement *Cornélia*, qu'en proie à une agitation incessante, elle perdit l'appétit, le sommeil, enfin dépérit à ce point, que l'on dut renoncer à con-

tinuer de l'*entraîner*. La cessation de ce régime mettant fin à ses préoccupations, elle recouvrera la santé ; or, chose inouïe, malgré le défaut d'entraînement, condition indispensable à tout cheval de course, *Cornélia*, néanmoins, battit toujours ses rivaux.

M. BOREL.

C'est incroyable d'intelligence, et, pour ainsi dire, de raisonnement chez un animal !

WOLFRANG.

D'où il suit, mesdames, que M. de Luxeuil est parfaitement dans le vrai, lorsqu'il parle de l'agitation de *Mademoiselle-Madeleine* ; mais espérons qu'elle sera bientôt en état de poursuivre le cours de ses succès.

M. DE LUXEUIL, *à part*.

Décidément, ce M. Wolfrang est un sportman très-distingué. (*Haut, à Sylvia.*) Eh bien, madame, avais-je tort de dire que *Mademoiselle-Madeleine* était nerveuse ? Vous regretterez, je l'espère, de vous être moquée de moi à ce sujet ; et, pour pénitence, vous viendrez à la Croix-de-Berny, n'est-ce pas !

WOLFRANG.

C'est une excellente idée ; qu'en pensez-vous, Sylvia ?

SYLVIA, à *madame Borel*.

Vous plairait-il, madame, d'être de cette partie ?

MADAME BOREL.

Avec le plus grand plaisir ; mais, surtout, afin de jouir de votre agréable compagnie, madame ; car, je l'avoue, les courses m'intéressent assez peu.

M. BOREL.

Et, moi, je serais enchanté d'assister, pour la première fois, à une course au clocher.

M. DE LUXEUIL.

Je me charge de faire réserver des places pour ces dames au premier rang des tribunes. (*A Sylvia, presque familièrement.*) Ainsi, vous venez, c'est convenu ?

MADAME LAMBERT, à *part*, avec *angoisse*.

Mon Dieu ! comme il la regarde encore !
comme il est galant pour elle !

ALEXIS BOREL.

Si madame Wolfrang se rend à cette course, je n'irai certes pas pour assister au triomphe de ce fat.

SYLVIA, à madame Lambert avec une gracieuse affabilité.

Chère madame, je vous offre une place dans ma voiture pour aller à cette course.

MADAME LAMBERT, rougissant.

Madame, je...

SYLVIA.

Oh ! j'obtiendrai, je n'en doute pas, l'agrément de M. Lambert. Justement, le voici. (*S'adressant au libraire, qui sort de la bibliothèque, où sont restés M. Dubousquet et Bonhomme.*) — Mon cher monsieur Lambert, venez ici, près de moi ; j'ai une grâce à vous demander...

Alexis Borel, quittant la place qu'il occupait derrière la causeuse où sont assises madame Borel et Sylvia, qui s'entretient avec le libraire, va rejoindre M. Borel, Wolfrang et M. de Saint-Prosper, groupés devant la cheminée.

M. de Luxeuil profite de l'inattention générale pour se pencher à l'oreille de Francine et lui dire tout bas :

— Vous viendrez à la Croix-de-Berny, n'est-ce pas ?

— Pour risquer de vous voir tuer ? Non ! non ! — murmura madame Lambert d'une voix altérée. Et puis, je...

— Bah ! quel enfantillage ! — répond le *beau* interrompant Francine ; — je veux que vous veniez, moi, si vous m'aimez.

— Et vous, si vous m'aimiez, vous renoncerez à cette course.

— J'y consens, — dit M. de Luxeuil, — mais à une condition.

— Laquelle ? — demande timidement Francine ; — dites-la-moi !

— Je vous la dirai tout à l'heure, dès que j'en trouverai l'occasion, ange de ma vie ! — répond M. de Luxeuil.

Et son regard empourpre le visage de la jeune femme, à qui Sylvia s'adresse en ce moment, en lui disant :

— J'étais assurée d'avance, ma chère madame, d'obtenir le consentement de M. Lambert. Il est donc convenu que nous irons ensemble à la Croix-de-Berny.

M. LAMBERT, à sa femme, dont il remarque l'embarras.

Je sais, ma chère enfant, que de tels plaisirs ne conviennent guère à des personnes de notre modeste condition ; mais madame a insisté avec tant de bienveillance ! (*Souriant avec bonté.*) Puis, une fois n'est pas coutume ; et vous avez, d'ailleurs, si peu de distractions, que je vous verrai avec plaisir, je vous l'assure, accepter l'honneur que madame veut bien vous faire en vous emmenant avec elle.

MADAME LAMBERT, à part.

Ah ! tant de bonté de mon mari me navre ! (*Haut, avec embarras.*) Je suis très-reconnaissante à madame de son... obligeante invitation ; et, puisque vous le désirez, mon ami...

WOLFRANG, à Sylvia.

M. Lambert n'avait pas trop présumé de la générosité de notre sauvage exilé. (*Montrant du regard la porte de la bibliothèque, où est resté M. Dubousquet.*) Il attend l'heure du concert en feuilletant obstinément des albums, et il a souscrit à l'œuvre de M. de Saint-Prosper pour une

somme annuelle de trois cents francs, m'a dit M. Lambert.

M. DE SAINT-PROSPER.

Je vais aller le remercier de...

M. LAMBERT.

De grâce ! n'y allez pas ; il est si timide, que vous l'embarrasseriez. Je me charge de vos remerciements, moi qui l'ai un peu apprivoisé.

WOLFRANG, *regardant la pendule,*

Il est neuf heures passées ; peut-être n'aurons-nous pas le plaisir de voir ce soir M. de Francheville ; toutefois, mesdames, si nous devons être privés de sa présence, vous le connaîtrez du moins moralement... Veuillez, à ce sujet, m'accorder quelques minutes d'attention, et écouter cet article de journal relatif à M. de Francheville. Je vous ferai remarquer que c'est un journal de l'opposition qui parle, et que M. de Francheville est fonctionnaire public. (*Wolfrang lisant.*) « On nous a souvent reproché, ainsi qu'aux autres organes de la presse indépendante, de faire au ministère une opposition systématique ; nous sommes heureux de rencontrer une fois de plus l'occasion de démentir cette allégation par un fait.

» Certes, nous nous sommes toujours élevés avec véhémence contre la corruption ; certes, nous avons stigmatisé, comme nous devons le faire, le scandale de ces *pots-de-vin*, honteux trafic dont ne bénéficient que trop souvent des hommes dont la position rend leur convoitise doublement criminelle : nous n'avons pas besoin de rappeler le procès intenté dernièrement devant la cour des pairs à un ministre et à ses complices.

» Mais, par cela même que cette odieuse vénalité nous a toujours semblé mériter la flétrissure la plus infamante, l'intégrité chez un fonctionnaire public a d'autant plus droit à nos respects, à nos hommages, que des exemples contraires se sont malheureusement produits sous le gouvernement du roi Louis-Philippe ; ces respects, ces hommages, nous les accordons hautement et sans restriction à l'un de nos adversaires politiques les plus déclarés, M. de Francheville, secrétaire du ministre. »

M. de Francheville, au moment où son nom est prononcé, paraît au seuil de la porte du salon, et fait signe au domestique qui le précède de ne point l'annoncer, semblant vouloir, par courtoisie, attendre pour se présenter au maître

de la maison que celui-ci ait achevé une lecture à laquelle les personnes présentes prêtent une vive attention.

Néanmoins, surpris et contrarié de trouver en nombreuse compagnie le *propriétaire*, auquel il venait se plaindre de l'impertinence de Tranquillin, M. de Francheville, à qui l'assistance tourne le dos, n'a été aperçu que de Wolfrang.

Celui-ci, feignant de ne pas avoir vu le nouvel arrivé, a ainsi poursuivi sa lecture :

« Ce soir à quatre heures, M. de Francheville a déposé, au parquet de M. le procureur du roi, une plainte en tentative de corruption, contre la maison Gobert et compagnie, adjudicataire d'une fourniture considérable, par arrêté ministériel de ce jour.

» Voici les faits ; nous les tenons de source certaine :

» M. de Francheville, chargé par le ministre de son département de l'adjudication de la fourniture dont il est question, l'a accordée, après mûr examen, à la maison Gobert, qui lui semblait offrir toutes les garanties désirables pour la sincère exécution de ses engagements envers l'État, et aujourd'hui, à trois heures, a été signé, nous le répétons, par le ministre, l'arrêté

qui adjugeait cette fourniture à la maison Gobert et compagnie.

» Le représentant de cette maison, jugeant malheureusement M. de Francheville d'après d'ignominieux exemples, dont un procès fameux a récemment dévoilé l'infamie, eut la coupable pensée de vouloir témoigner de sa reconnaissance envers ce fonctionnaire en lui envoyant, dans une lettre, cent mille francs en billets de banque... »

M. DE SAINT-PROSPER, *le regard brillant.*

Cent mille francs ! cent mille francs !

M. LAMBERT, *avec ironie.*

Voilà, du moins, un fournisseur qui sait vivre.

M. DE LUXEUIL, *montrant ses belles dents, et enchanté de son bon mot.*

Les petits cadeaux entretiennent les fournitures ! hé ! hé !

MADAME LAMBERT, *à part.*

Comme il est spirituel !

ALEXIS BOREL, *indigné.*

C'était à jeter par la fenêtre la maison Gobert et compagnie.

M. BOREL.

Cette offre seule constituait un sanglant outrage envers M. de Francheville.

WOLFRANG, à *M. Borel*.

Vous devez penser ainsi, monsieur, vous, l'homme intègre jusqu'au scrupule les plus onibrageux ; mais ce M. Gobert, de qui la conscience est fort élastique apparemment, aura considéré son offre outrageante comme un procédé fort délicat. Les coquins ont une délicatesse à eux, une probité à eux.

SYLVIA, à *madame Borel et à demi-voix*.

Voyez donc, chère madame, comme M. Borel semble péniblement affecté au seul récit d'une infamie ! Je ne m'en étonne pas. Cet amer ressentiment des indignités est la pierre de touche des nobles âmes.

MADAME BOREL.

Aussi, jugez, madame, des froissements continuels dont mon mari a journellement à souffrir dans le monde des affaires, malheureusement si peu scrupuleux... sauf exception.

M. DE FRANCHEVILLE *toujours à l'écart et inaperçu au fond du salon, et d part.*

Je ne regrette pas, tant s'en faut, la lecture de cet article; j'ajournerai donc mes réclamations à l'endroit de mes voisins et de cet insolent intendant; mais je ne sais si je dois ou non interrompre cette lecture dont je suis l'objet. Attendons encore. (*Avisant la porte de la bibliothèque ouverte à deux pas de lui.*) Entrons là; car ma position finirait par devenir ridicule. (*M. de Francheville, sans qu'on le remarque, entre dans la bibliothèque.*)

ALEXIS BOREL.

Ce que je ne comprends pas, c'est que M. de Francheville, jouissant probablement d'un juste renom de probité, ait pu seulement être l'objet d'une si honteuse tentative de corruption.

WOLFRANG.

Votre observation est fort juste: aussi la maison Gobert, connaissant l'intègre réputation de M. de Francheville, s'est bien gardée de lui offrir ce pot-de-vin avant la signature de l'adjudication; ce qui, du reste, au point de vue judiciaire, atténue de beaucoup la gravité de cette tentative de corruption.

M. BOREL.

Évidemment.

WOLFRANG.

Et encore, la maison Gobert, sans doute convaincue de la probité de ce haut fonctionnaire, n'a point osé lui offrir brutalement cette rémunération de cent mille francs.

M. DE SAINT-PROSPER.

Cent mille francs ! c'est considérable. Et comment donc s'y est prise la maison Gobert pour dissimuler dans cette offre ce qu'il y avait d'offensant pour M. de Francheville ?

WOLFRANG.

Les dernières lignes de cet article sont fort explicites à ce sujet. Je reprends. (*Lisant.*) « La maison Gobert eut la coupable pensée de vouloir témoigner de sa reconnaissance envers M. de Francheville, en lui envoyant dans une lettre cent mille francs en billets de banque. Mais telle était la haute réputation de probité de M. de Francheville (notre impartialité nous commande de rendre justice à nos adversaires politiques), que la maison Gobert, ayant vaguement conscience

de l'indignité qu'elle commettait, et supposant la possibilité d'un refus de la part de l'intègre fonctionnaire, lui adressait cette somme considérable en le priant de l'employer en bonnes œuvres, sous le sceau d'un profond secret, sachant combien il était charitable, n'ayant d'autre fortune que les émoluments de sa place....»

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.*

Encore un souscripteur pour mon œuvre !

WOLFRANG, *lisant.*

« De sorte que, si M. de Francheville, nous le reconnaissons à sa louange, eût été d'une intégrité douteuse, il pouvait accepter ce don, sous le prétexte honorable qu'on lui fournissait, et disposer de cette somme à son gré ; mais il n'en a pas été ainsi, disons-le avec une satisfaction profonde ; car cet exemple de haute probité donné par l'un de nos adversaires politiques, d'autant plus méritant, nous le répétons, qu'il ne possède aucune fortune, nous console des turpitudes contre lesquelles la conscience du pays s'est dernièrement soulevée avec tant d'énergie et d'indignation.

» M. de Francheville a fait, en cette circonstance, ce que devait faire un honnête homme

outragé : il a déféré aux tribunaux l'indigne tentative de corruption dont il avait été l'objet. Puisse ce noble et salutaire exemple... »

Wolfrang est interrompu par M. de Francheville, qui sort précipitamment de la bibliothèque, va droit à Wolfrang, et d'une voix altérée s'écrie :

— Monsieur, votre religion a été odieusement surprise : vous recevez chez vous un forçat libéré !



VI

A ces mots adressés à Wolfrang d'une voix indignée par M. de Francheville : « Monsieur, votre religion a été indignement surprise : vous recevez chez vous un forçat libéré ! » tous les personnages se sont levés avec stupeur, se regardant interdits, et un moment de profond silence règne dans le salon.

WOLFRANG, à M. de Francheville.

Monsieur, daignez, de grâce, vous expliquer ; ce que vous m'apprenez là me confond.

M. DE FRANCHEVILLE, *plus calme, et s'inclinant devant Sylvia, pâle et tremblante.*

Je regrette profondément, madame, et vous supplie de m'excuser de n'avoir pu maîtriser ma première émotion ; j'aurais instruit confidentiellement M. Wolfrang de ma pénible découverte, afin de vous épargner, madame, ainsi qu'aux personnes qui ont l'honneur d'être réunies chez vous, l'éclat d'un pareil scandale ; mais il m'a été malheureusement impossible de me dominer, ce dont je vous réitère mes excuses.

SYLVIA.

Je comprends, monsieur, que vous n'ayez pu surmonter une indignation si naturelle à une âme élevée ; car à l'instant même nous lisions... (*S'interrompant à un geste de modestie de M. de Francheville.*) Mais, je vous en prie, monsieur, instruisez-nous de ce qui est arrivé ?

M. LAMBERT, *à part, et consterné.*

M. de Francheville est précipitamment sorti de la bibliothèque, où il se trouvait seul avec M. Dubousquet. Ainsi, ce malheureux serait un repris de justice ! Ah ! c'est horrible !... Fiez-vous donc aux sympathies !

M. DE LUXEUIL, *profitant de l'inattention générale et bas à Francine.*

Vous l'avez vu, je n'ai plus regardé ni dit un mot à madame Wolfrang ; m'accorderez-vous demain ce que je vous ai demandé tout à l'heure, pendant que personne ne nous observait ?

MADAME LAMBERT, *pourpre et le sein oppressé.*

Jamais ! Taisez-vous ; c'est indigne !...

Durant ces divers apartés, M. de Francheville disait à Sylvia :

— Tout à l'heure, madame, j'ai eu l'honneur de me présenter ici, inaperçu des personnes de votre société, au moment où M. Wolfrang, lisant à haute voix, captivait l'attention générale ; aussi, désirant ne distraire ni ne déranger personne, j'ai cru convenable de rester à l'écart jusqu'à la fin de cette lecture ; mais, lorsque au bout d'un instant je m'aperçus qu'elle me concernait, j'ai préféré, par un sentiment que vous concevez, madame, entrer dans cette bibliothèque. Un homme s'y trouvait seul, le visage penché sur des albums, qu'il feuilletait...

SYLVIA, *rappelant ses souvenirs, d'abord troublés par l'émotion.*

Mais, en effet, M. Dubousquet, l'un des loca-

taires de cette maison... (*Avec stupeur.*) Mon Dieu ! c'est lui... ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Oui, madame, tel est le nom de ce misérable, Amédée Dubousquet.

M. BOREL, *pâlissant et à part.*

Qu'entends-je ! Cet homme est à Paris?... Il demeure ici ?

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.*

Dubousquet ! Mais le nom de famille de ma servante Antoinette est Dubousquet. Seraient-ils parents?... (*Tressaillant.*) Ah ! pour mille raisons, je craindrais cette parenté...

WOLFRANG, *à M. de Francheville.*

Quoi ! monsieur, ce forçat libéré... ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Est Amédée Dubousquet, condamné, pour vol et tentative de meurtre, aux travaux forcés à perpétuité... sans circonstances atténuantes, en raison de l'audace et du cynisme effrayants dont le misérable a fait preuve pendant les débats, auxquels j'assistais... Aussi doit-il être évadé du bagne ou gracié...

M. DE LUXEUIL.

Eh bien, c'est un joli voisin que nous avons là, parole d'honneur !

M. DE SAINT-PROSPER.

Et moi qui demeure au même étage que ce bandit !

M. LAMBERT.

Ah ! le malheureux !... Ainsi s'explique son isolement, sa sauvagerie, sa timidité ; il n'avait d'ami... que son chien !

MADAME BOREL, à son mari.

Mais, mon ami, ce nom de Dubousquet ne nous est pas, ce me semble, inconnu ?

ALEXIS BOREL.

Ma mère a raison. Ne te rappelles-tu pas, mon père, cette tentative de vol commise chez toi, alors que j'étais encore enfant ?

M. BOREL, dominant son trouble.

Oui, oui, ce doit être... ce misérable. Ah ! je l'avoue, une pareille rencontre est pénible ; j'en suis vraiment bouleversé.

MADAME BOREL.

Ton émotion est bien concevable, mon ami...
Retrouver ici ce malfaiteur !

M. DE FRANCHEVILLE, à M. Borel, après l'avoir
attentivement regardé.

N'est-ce pas à M. Borel que j'ai l'honneur de
parler ?

M. BOREL.

Oui, monsieur.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je croyais, en effet, monsieur, vaguement vous reconnaître; je me trouvais à Lyon, où vous habitiez lors du procès criminel de ce Dubousquet; je remplissais alors les fonctions de secrétaire général de la préfecture, et je faisais partie du jury devant lequel a comparu cet homme. Votre déposition, monsieur, a été pour lui accablante; car il avait fracturé nuitamment votre coffre et blessé grièvement l'un de vos domestiques, qui, éveillé par le bruit, voulait arrêter le voleur.

M. BOREL.

Oui, monsieur, ces détails sont malheureuse-

ment vrais ; ces faits se sont passés à Lyon à cette époque.

M. DE SAINT-PROSPER, *à part.*

Ce Dubousquet doit être parent de ma servante ; car il est de Lyon, et elle est native de cette ville.

M. DE LUXEUIL, *d'un air crâne.*

Ah ça ! il faut jeter ce vieux gredin à la porte, et de ceci, moi, je me charge.

MADAME LAMBERT, *à part.*

Est-il courageux ! Mon Dieu ! si ce malfaiteur était armé ! (*Timidement, à son mari.*) Mon ami, si ce forçat libéré allait résister ?

M. LAMBERT.

Ah ! le malheureux , loin de songer à résister, doit être plus mort que vif, et défaillant, sans doute.

M. DE LUXEUIL, *se dirigeant vers la porte de la bibliothèque.*

Nous allons voir ça ; et, si ce gredin ose élever la voix, je le...

WOLFRANG, à *M. de Luxeuil*.

Pardon, monsieur, c'est à moi de m'occuper de ce triste devoir.

Wolfrang, ce disant, entre dans la bibliothèque, au milieu du plus profond silence des personnes présentes ; tous les regards sont attentivement fixés sur la porte de la pièce voisine, où est entré Wolfrang.

On n'entend rien d'abord ; puis l'on distingue un sanglot étouffé, auquel répond un léger gémissement poussé par le chien du repris de justice.

Au bout de quelques instants, Wolfrang sort de la bibliothèque, soutenant par le bras M. Dubousquet.

Son visage livide, décomposé, inondé de larmes, est penché sur sa poitrine ; il est si faible, qu'il peut à peine, malgré le compatissant appui que lui prête Wolfrang, traîner ses pas défaillants ; son chien le suit, se dressant de temps à autre sur ses pattes de derrière pour lécher la main inerte et glacée de son maître.

Le repris de justice a déjà parcouru la moitié du salon au milieu du profond silence des témoins

de cette scène, lorsque le valet de chambre annonce successivement :

— M. le duc et madame la duchesse della Sorgia ! — M. le marquis Ottavio Ricci ! — Mademoiselle Antonine Jourdan !

Ces différents personnages, à peine entrés dans le salon, s'arrêtent et se groupent, frappés de surprise, à la vue de Wolfrang, soutenant et conduisant jusqu'à la porte cét homme aux traits bouleversés, chancelant, et que son chien suit, l'oreille et la queue basses, paraissant partager l'opprobre de son maître.

Wolfrang disparaît un moment dans le salon d'attente avec le forçat libéré ; puis, rentrant seul et s'inclinant devant la duchesse della Sorgia, il lui dit :

— Je vous demande mille pardons, madame la duchesse, de ne vous avoir pas plus tôt présenté mes respects ; mais la personne que je viens de reconduire s'étant soudain trouvée atteinte d'un grand malaise, je n'ai pu l'abandonner ; ce motif excusera, je l'espère, à vos yeux, madame la duchesse, mon hommage un peu tardif.

LA DUCHESSE, *à part, après un rapide coup d'œil jeté sur Wolfrang.*

Quelle admirable figure !... (*Haut, et très-*

dignement). Le motif que vous invoquez, monsieur, est trop louable pour que je ne l'apprécie pas ainsi qu'il le mérite.

Sylvia s'avance à son tour, afin de faire les honneurs de son salon à la duchesse della Sorgia et à Antonine Jourdan, tandis que les autres personnages, témoins de la découverte de M. de Francheville au sujet de M. Dubousquet, le repris de justice, comprennent et approuvent la réticence du maître de la maison à l'endroit de cette découverte, circonstance pénible que, par convenance, il désire cacher aux nouveaux arrivants, afin de ne point attrister la fin de cette soirée.

VII

Sylvia, montrant un tact parfait et son usage du meilleur monde par la façon dont elle accueille madame della Sorgia et mademoiselle Antonine Jourdan, l'artiste renommée, a témoigné à la première, en l'invitant à se placer près d'elle, une déférence commandée beaucoup moins par le titre que par l'âge de la duchesse ; puis, très-gracieusement affable pour la jeune cantatrice, de qui la physionomie ouverte et avenante lui a plu tout d'abord, Sylvia l'a engagée à s'asseoir

aussi près d'elle, sur un fauteuil voisin de la causeuse.

La jeune femme se trouve ainsi entre les deux nouvelles venues.

Madame Borel s'est rapprochée de madame Lambert, dont la candeur l'intéresse, et échange quelques mots avec elle.

Le libraire, profondément attristé d'apprendre l'infamie de M. Dubousquet, pour lequel il avait ressenti jusqu'alors une vague sympathie, se tient un peu à l'écart, silencieux et pensif.

M. de Saint-Prosper cause avec M. Borel et son fils; celui-ci, dans le généreux enthousiasme de son âge, jette de temps à autre un regard admiratif sur le duc della Sdrga, le noble proscrit, le grand patriote sicilien, qui a failli payer de sa tête son dévouement à l'indépendance de sa patrie.

Wolfrang s'entretient avec le duc et son fils. le marquis Ottavio.

Enfin, M. de Luxeuil, accoudé à l'angle de la cheminée, en face de la causeuse où Sylvia est assise près de mademoiselle Antonine Jourdan et de madame della Sorga, les a d'abord examinées assez effrontément l'une et l'autre en *connaisseur* (que l'on nous pardonne cette impertinence, empruntée au vocabulaire de notre personnage); puis toute son attention s'est

concentrée sur la duchesse, et il est frappé de son admirable taille et de sa beauté fière et passionnée, encore si remarquable, quoiqu'elle atteigne sa quarantième année.

Soit hasard ou volonté, les yeux de madame della Sorga, qui s'entretient avec Sylvia, ont deux fois rencontré, sans le fuir, le regard de M. Luxeuil; ce glorieux et bel animal, dont l'audacieuse présomption peut seule égaler la sottise, se croit dès lors assuré d'une nouvelle conquête, et se dit à part soi :

— Et de trois... dans la soirée !... Francine Lambert, Sylvia et la duchesse della Sorga.

Si bête, si révoltante que semble une pareille outrecuidance, elle ne semblera pourtant pas exorbitante à ceux-là qui, ayant expérimenté la vie, ont été témoins, hélas ! des succès prodigieux, incompréhensibles, écœurants, que peut obtenir auprès de certaines femmes un homme beau, jeune, verni d'élégance, entreprenant, rompu au monde, façonné au manège de la galanterie vulgaire, lorsque cet homme, sans nulle valeur morale ni intellectuelle, est doué de cette suprême infatuation de soi-même où il puise l'inflexible conviction qu'il ne saurait rencontrer de cruelle.

Or, chose étrange, presque inexplicable, il

suffit toujours qu'un homme soit invinciblement pénétré de cette insolente conviction pour qu'il puisse l'imposer aux femmes.

Enfin, lorsque complètement dénué de cœur, ne cherchant dans l'amour qu'un passe-temps ou un plaisir grossier, cet homme, par un froid et cruel calcul, — tactique triviale, mais d'un effet certain, — réussit à mettre ouvertement en jeu la jalousie de la femme, — qu'il s'agisse d'une affection sincère, d'un caprice ou d'un écart de l'imagination, — cet homme est presque assuré du succès, parce qu'il agit sur le sentiment le plus vivace, le plus inexorable du caractère féminin, — *l'amour-propre*, — l'amour-propre qui a perdu plus de femmes que l'amour !

Ainsi, madame Lambert, à qui la jalousie donne en pénétration ce qui lui manque en intelligence, a bientôt deviné, senti, à son cruel serrement de cœur, en remarquant l'expression triomphante des regards de M. de Luxeuil, qu'il considère comme probable la conquête de la duchesse della Sorgia.

Or, à la douleur de cette sensation se joint inévitablement chez Francine une involontaire admiration pour l'audace de ce conquérant, qui semble ne pas douter de séduire de prime saut une si grande dame ; et, de cette séduction,

Francine elle-même ne doute malheureusement point.

Elle a bien été séduite elle-même : pourquoi donc la duchesse ne serait-elle pas à son tour séduite par M. de Luxeuil ?

Les pressentiments de Francine la mettaient sur la voie de la vérité.

Madame della Sorga, d'abord éblouie de la perfection des traits de Wolfrang, observa bientôt que cette beauté physique était moins remarquable encore que la beauté morale que semblaient refléchir ses traits accomplis.

La profondeur et l'éclat du regard de Wolfrang, la finesse de son sourire révélaient une intelligence supérieure ; son attitude, ses manières, empreintes de courtoisie et de dignité, attiraient et imposaient tout ensemble ; enfin, à son aspect, la duchesse della Sorga se trouva intimidée, pour la première fois de sa vie peut-être, et se sentit en défiance d'elle-même.

Il n'en était pas ainsi au sujet de M. de Luxeuil ; sa beauté , pour ainsi dire animale, frappa singulièrement madame della Sorga ; mais, lorsqu'il lui arriva de le contempler, elle le fit avec autant d'aisance et sans plus d'embarras que si elle eût contemplé une très-belle bête.

Le duc della Sorga, après avoir causé quel-

ques instants avec Wolfrang, s'approcha de Silvia et lui dit :

— Pardon, madame, d'avoir négligé, oublié jusqu'ici de vous exprimer, au nom de mon second fils, le comte Felipe, ses regrets de ne pouvoir se rendre à votre aimable invitation ; il est un peu souffrant.

SYLVIA.

Je suis fâchée, monsieur le duc, qu'une pareille cause nous prive du plaisir de recevoir monsieur votre fils. (*A la duchesse.*) Cette indisposition n'a rien de grave, je l'espère, madame ?

LA DUCHESSE.

Non, madame : une migraine nerveuse.

SYLVIA.

Puisqu'il en est ainsi, il est dommage, madame, que monsieur votre fils ne soit pas venu ce soir, malgré sa légère indisposition (*souriant*) : nous l'eussions guéri.

LA DUCHESSE.

Comment cela, madame ?

SYLVIA, se tournant vers Antonine Jourdan.

Mademoiselle Antonine Jourdan, dont la renommée de cantatrice ne vous est sans doute pas inconnue, eût, certainement, par le charme de sa voix et de son talent, guéri monsieur votre fils. Ne cite-t-on pas des prodiges, à propos de l'action de la musique, sur les maladies nerveuses ?

ALEXIS BOREL, à part, contemplant Sylvia.

Quel aimable esprit ! Toujours un mot gracieux à adresser à chacun, excepté à ce fat de M. de Luxeuil. Dieu merci ! elle s'est moquée de lui.

LA DUCHESSE, à Sylvia.

Maintenant, madame, je partage vos regrets ; car j'en doute pas de l'attrait de la voix de mademoiselle, dont le renom est, en effet, venu jusqu'à moi...

ANTONINE JOURDAN.

C'est un honneur auquel j'étais loin de m'attendre, madame la duchesse. (*Puis, s'adressant gaiement à Sylvia.*) Je voudrais vous croire, madame, en ce qui touche l'influence que vous

supposez à ma voix ; mais , hélas ! jusqu'ici , cette influence s'est bornée à endormir parfois les gens au concert , ou , pis encore , à troubler le sommeil de mes voisins , ainsi que cela me sera peut-être arrivé , à propos de M. de Francheville , qui a le malheur de demeurer au-dessous de chez moi , et , en ce cas , je lui adresserai sincèrement mes excuses.

M. DE FRANCHEVILLE, *souriant avec embarras.*

Ah ! mademoiselle , je me féliciterais , au contraire , d'avoir la bonne fortune de vous entendre.

MADAME LAMBERT, *à part, surprenant encore les yeux de M. de Luxeuil effrontément attachés sur la duchesse.*

Mon Dieu ! comme il la regarde encore , celle-là ! Il me semble qu'elle le regarde aussi en ce moment.

LA DUCHESSE, *après un nouveau coup d'œil à M. de Luxeuil, et à part.*

Il est réellement fort beau , mais d'une beauté sans conséquence. Quelle différence avec ce Wolfrang ! Je ne sais pourquoi je me sens trou-

blée à sa vue... Il m'inspire presque de la crainte...

WOLFRANG, à la duchesse.

Madame, avez-vous lu aujourd'hui le journal du soir ?

LA DUCHESSE, étonnée.

Oui, monsieur ; nous recevons le *Messenger*.

WOLFRANG.

Justement. Eh bien, madame la duchesse, bien que plusieurs de ces messieurs aient l'honneur de vous voir pour la première fois, vous les connaissez à merveille, je dirai plus, vous éprouvez pour eux toute la sympathie qu'ils méritent.

LA DUCHESSE, de plus en plus surprise.

En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

WOLFRANG, souriant.

Il me suffira, madame, de vous citer certains noms pour que vous soyez tout à fait de mon avis. (*Désignant M. Borel et Alexis.*) MM. Borel père et fils, banquiers, à Lyon. (*Puis, indiquant madame Borel.*) Madame Borel.

LA DUCHESSE, à *madame Borel*.

J'ai lu, en effet, ce soir, les éloges si justement accordés à ces deux messieurs, madame ; vous devez être une bien heureuse épouse et une bien heureuse mère.

MADAME BOREL.

C'est vrai, madame, et vous ne pouviez rien me dire de plus flatteur pour mon mari et pour mon fils.

WOLFRANG.

M. de Saint-Prosper. (*Saint-Prosper salue profondément.*)

LA DUCHESSE.

Ah ! monsieur, combien je me félicite de cette occasion de vous dire à quel point j'admire la pensée qui vous a inspiré votre œuvre si éminemment charitable !

SYLVIA.

Et vous êtes en ceci, madame la duchesse, meilleur juge que personne, ainsi que madame Borel. Elle est bénie à Lyon, comme vous l'êtes à Paris. (*Souriant.*) C'est une collègue.

M. DE SAINT-PROSPER, *s'inclinant de nouveau.*

L'approbation si flatteuse que madame la duchesse daigne donner à mon œuvre est à la fois une récompense et un encouragement.

LA DUCHESSE.

Encouragement bien mérité, monsieur.

M. DE SAINT-PROSPER.

Puis-je espérer, en ce cas, que madame la duchesse voudra bien me permettre de l'inscrire parmi les dames patronnesses de cette fondation ?

LA DUCHESSE.

Certainement, monsieur, avec le plus grand plaisir.

M. DE SAINT-PROSPER.

Je vous rends grâce de tant de bontés, madame la duchesse.

ANTONINE JOURDAN.

Monsieur de Saint-Prosper, moi qui ne puis prétendre à être dame patronnesse de votre œuvre, dont j'ai entendu parler dans la maison...

SYLVIA.

Et pourquoi donc, mademoiselle, ne seriez-vous pas dame patronnesse, ainsi que moi, ainsi que madame Borel et madame Lambert, que j'ai l'honneur de vous présenter? (*Indiquant Francine, confuse.*) Nous nous connaissons seulement depuis ce soir, madame Lambert et moi, et nous éprouvons tant de sympathie l'une pour l'autre que nous sommes déjà de vieilles amies.

MADAME LAMBERT *rougit, baisse les yeux, et balbutie.*

Madame..., vous êtes trop bonne... et... (*A part.*) Quel supplice ! tout le monde me regarde, je ne sais que répondre ; j'ai l'air d'une sottise aux yeux de M. de Luxeuil.

M. DE LUXEUIL, *à part.*

La duchesse a très-grand air ; elle est encore superbe, et, malgré son âge, ou à cause de son âge, quelle femme charmante ce doit être ! Tout à l'heure, lorsqu'elle m'a fait l'œil, ses narines se dilataient. Quelles lionnes que ces Italiennes sur le retour ! Allons, encore une d'amorcée !... Ne la perdons pas de vue !

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part, observant M. de Luxeuil.*

Il me semble que ce jeune homme, dont les yeux ne quittent pas ma mère, ne la regarde pas avec le respect qu'on lui doit, et dont personne ne s'est jamais départi envers elle !

ANTONINE JOURDAN, *à Sylvia.*

J'avais grande envie de connaître madame Lambert, que je vois chaque jour en passant devant son magasin, et je vous remercie, madame, de prévenir ainsi mon désir ; mais vous me demandiez tout à l'heure pourquoi je ne serais pas aussi dame patronnesse de l'œuvre de M. de Saint-Prosper?...

SYLVIA.

Sans doute ; pourquoi pas ?

ANTONINE JOURDAN.

Oh ! pour mille raisons, madame.

SYLVIA.

Mais encore ?

ANTONINE JOURDAN, *gaiement.*

D'abord, je suis demoiselle... et ne saurais

prétendre au titre de dame patronnesse; mais j'apporterai mieux que mon patronage à M. de Saint-Prosper, et, s'il y consent, j'organiserai un concert au profit de son œuvre.

M. DE SAINT-PROSPER.

Ah ! mademoiselle, que de remerciements !

ANTONINE JOURDAN.

C'est moi, monsieur, qui vous devrai des remerciements ; je suis sûre qu'en pensant au but de ce concert, je n'aurai jamais été mieux en voix.

WOLFRANG, à la duchesse.

Permettez-moi, madame, d'achever de vous présenter ces messieurs. (*Désignant M. de Luxeuil, qui s'approche de la duchesse avec une aisance cavalière.*) M. de Luxeuil, l'un de nos plus célèbres sportmen, si souvent vainqueur sur le terrain des courses.

LE DUC DELLA SORGA.

J'ai lu, en effet, ce soir, que des paris considérables étaient engagés en faveur d'une jument appartenant à M. de Luxeuil.

LA DUCHESSE, *à part.*

L'obstination des regards de ce sot et beau garçon finirait par attirer l'attention de mon fils, qui l'observe; mettons un terme à ceci...

M. DE LUXEUIL, *s'inclinant devant la duchesse.*

Madame...

LA DUCHESSE, *répondant avec une roideur glaciale au salut de M. de Luxeuil.*

Je ne saurais suffisamment apprécier le mérite de monsieur; je n'ai jamais compris quel intérêt l'on trouvait à une course de chevaux. (A Sylvia.) Et vous, madame?

SYLVIA, *souriant.*

Moi, madame, j'éprouve une grande compassion pour les pauvres bêtes qui saignent sous l'éperon et font seules la réputation de leur maître.

ALEXIS BOREL, *à part.*

Bravo! ce fat reçoit aussi de la duchesse la leçon qu'il mérite par son impertinence!

M. DE LUXEUIL, *d'abord interloqué de l'accueil de la duchesse, et à part.*

Elle m'a fait de l'œil... et elle m'accueille

d'une façon qui sent l'insolence ? Cela n'est pas naturel ; il y a quelque chose là-dessous. (*Haut, et avec un aplomb imperturbable, cherchant à rencontrer le regard de la duchesse.*) Voyez de quoi vous êtes capable, madame la duchesse ! J'aimais passionnément les courses, eh bien, puisqu'elles n'ont aucun attrait pour vous, je commence à croire que ma passion n'avait pas le sens commun. (*Il rit et montre ses dents.*)

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part.*

La familiarité de cet homme envers ma mère est audacieuse.

MADAME LAMBERT, *à part.*

Je me trompais, cette grande dame n'a pas fait attention à M. de Luxeuil. Et pourtant cela m'étonne.

LA DUCHESSE, *d M. de Luxeuil avec une hauteur écrasante.*

Il m'est souverainement indifférent que Monsieur... (*A Sylvia.*) Pardon, madame, le nom ?...

SYLVIA.

De Luxeuil.

LA DUCHESSE.

Que M. de Luxeuil renonce ou ne renonce

point à son goût pour les courses de chevaux. Il aurait dû comprendre cela, et il le comprend à cette heure, j'imagine?...

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part*.

Ma digne mère a fait justice de cet impertinent.

Aux dures et hautaines paroles de la duchesse a succédé un instant de silence.

M. de Luxeuil, s'efforçant de deviner la cause de la dure réponse de madame della Sorgia, a rencontré, à deux reprises, le regard d'Ottavio attaché sur lui avec une fixité si expressive, que le *beau*, frappé d'une idée soudaine, se dit, triomphant :

— Au diable le fils ! je l'oubliais. Je devine tout maintenant : il aura surpris mes œillades ou celles de sa mère, et, pour le dérouter, elle me traite comme un pleutre ! Changeons de batteries ; ayons l'air penaud, déconfit, et observons...

Ce pensant, M. de Luxeuil s'incline devant la duchesse, et, prenant une physionomie confuse, embarrassée, il balbutie :

— Je serais désolé que madame la duchesse pût me supposer capable de...

LA DUCHESSE, *d'une voix altière.*

C'est bien, monsieur, c'est bien. (*S'adressant à Wolfrang.*) Vous aviez parfaitement raison, monsieur. Grâce à ce journal du soir, je me trouvais déjà en pays de connaissance avec M. Borel et M. de Saint-Prosper, quoique j'aie le plaisir de les voir ce soir pour la première fois.

WOLFRANG.

Il me reste, madame, à avoir l'honneur de vous présenter une autre excellente connaissance (*indiquant M. de Francheville*) qu'il me suffira de vous nommer : M. de Francheville.

LA DUCHESSE, *à ce dernier, qui s'incline.*

Ah ! monsieur, quel noble et généreux exemple vous avez donné en ces malheureux temps de corruption et de vénalité !

M. DE FRANCHEVILLE.

Permettez-moi de vous assurer, madame la duchesse, que les actes déplorables qui ont eu dernièrement un si scandaleux retentissement, sont exceptionnels dans le gouvernement du roi que j'ai l'honneur de servir. L'immense majo-

rité des fonctionnaires publics eût agi comme moi.

LE DUC DELLA SORGA, à *M. de Francheville*.

Nous devons vous croire, monsieur; mais, en attendant que la délicatesse et l'intégrité de vos collègues se manifestent d'une manière aussi éclatante que la vôtre, vous nous permettrez d'estimer à toute sa valeur l'exemple que vous donnez.

LE MARQUIS OTTAVIO, à *Francheville*.

Savez-vous, monsieur, quels ont été les premiers mots de ma mère après la lecture de l'article du journal qui vous concerne?

M. DE FRANCHEVILLE.

Non, monsieur...; mais je n'ignore plus maintenant... tout ce que je puis attendre de la bienveillance de madame la duchesse.

LE MARQUIS OTTAVIO.

« Enfin, — s'est écriée ma mère, — voilà un parfait galant homme! » (*Gravement et avec un accent de profonde vénération filiale.*) Si vous aviez le bonheur de connaître ma mère, monsieur, vous regarderiez ces paroles comme

le plus digne éloge que vous pussiez recevoir.

M. DE FRANCHEVILLE.

Monsieur, croyez-le, je sens tout ce qu'elles ont de flatteur pour moi.

M. LAMBERT, *d'une voix pénétrée, à M. de Francheville.*

Monsieur, je n'ai point l'avantage d'être connu de vous, bien que nous habitions la même maison. Je suis un homme obscur (*tendant la main à M. de Francheville*) ; permettez-moi cependant d'avoir l'honneur de vous serrer la main, au nom de la confraternité qui existe entre honnêtes gens, quel que soit leur rang.

M. DE FRANCHEVILLE, *répondant à l'étreinte cordiale du libraire.*

Monsieur, je suis plus touché que je ne saurais vous le dire de cette marque de sympathie.

ANTONINE JOURDAN, *gaiement et avec charme, tendant à son tour sa main à M. de Francheville.*

Mon cher voisin, je veux aussi, moi, avoir le plaisir de serrer la main de celui que madame la

duchesse a si dignement qualifié de parfait galant homme. (*Souriant.*) Vous me pardonnez, n'est-ce pas, mes roulades trop matinales? Je respecterai désormais le sommeil du juste... c'est le cas ou jamais de le dire.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ah ! mademoiselle, je suis désolé que M. Tranquillin ait été assez indiscret pour...

ANTONINE JOURDAN, *riant.*

Chut ! mon cher voisin, c'est notre secret.

MADAME BOREL, *à la duchesse.*

Madame, puisque vous avez habité Naples, pourriez-vous me donner des nouvelles de l'une de vos compatriotes que j'ai vue, il y a quelques années, à Lyon, et qui était alors belle comme le jour... madame la comtesse Morosini?

LA DUCHESSE.

Ah ! de grâce, madame, ne prononcez pas le nom de cette misérable créature !

MADAME BOREL.

Bon Dieu, madame, que lui est-il donc arrivé?

LA DUCHESSE.

Elle a indignement trahi ses devoirs d'épouse...
Son mari, la surprenant en flagrant délit..., l'a
tuée !

MADAME BOREL.

Ah ! la malheureuse femme !

LA DUCHESSE.

Là plaignez-vous, madame ?

MADAME BOREL.

Certainement ; car elle pouvait revenir à une
conduite meilleure... expier sa faute... tandis
que la mort...

LA DUCHESSE.

La mort..., cette créature la méritait, ma-
dame... non pas la mort furtivement donnée...
mais reçue au grand jour sur la place pu-
blique !

SYLVIA.

Tant de rigueur de votre part me surprend,
madame. Vous avez tant de droit à vous montrer
indulgente. .

LA DUCHESSE.

L'indulgence, en pareil cas, est coupable faiblesse, madame... J'ai toujours, quant à moi, regretté la législation antique qui condamnait la femme adultère à être lapidée... Il n'est pas de supplice assez cruel pour un crime dont l'unique excuse est plus honteuse, plus abominable encore que le crime lui-même...

MADAME LAMBERT, *à part*.

Ah ! cette dame me fait trembler.

LE MARQUIS OTTAVIO, *à part*.

La rigide et implacable vertu de ma mère les étonne... Ah ! c'est qu'elle seule, peut-être, a le droit de se montrer inflexible.

MADAME BOREL, *à la duchesse*.

Quoi ! madame..., vous verriez lapider sans pitié une infortunée... qui...

SYLVIA, *vivement*.

Non, non, j'en appelle au cœur de madame la duchesse... elle dirait, comme Jésus de Nazareth : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre !... »

LADUCHESSE, *avec véhémence.*

Cette première pierre..., je la jetterais, madame!...

M. DE LUXEUIL, *à part.*

Peste ! que de vertu sauvage ! Serait-elle sincère ? Mais alors ses œillades ?... C'est à n'y rien comprendre.

Soudain, les préludes harmonieux d'une aubade provenant du jardin contigu aux deux hôtels, attirent l'attention générale et suspendent la conversation.

Les invités se regardent entre eux, attribuant cette sérénade inattendue à une surprise que leur ménageait le maître de la maison.

En ce moment, Tranquillin paraît au seuil du salon, et, après ses révérences accoutumées, se dirige vers Wolfrang.

Celui-ci se retire pendant un instant à l'écart dans un coin du salon, et prête l'oreille à ce que lui dit tout bas son intendant, d'un air aussi affairé que surpris.

VIII

Pendant que Tranquillin s'entretient à voix basse avec son maître, la conversation générale reste suspendue.

Divers groupes se forment dans le salon.

Sylvia, la duchesse, madame Borel et Antonine causent entre elles.

Francine Lambert, quoique placée près d'elles, ne prend pas part à leur entretien.

Elle reste absorbée, se demandant, sans pouvoir deviner cette énigme, comment la duchesse, dont elle a plusieurs fois surpris le regard fixé

sur M. de Luxeuil avec une expression dont elle se sentait navrée, a pu cependant le traiter avec un mépris si hautain, et, dans son farouche rigorisme, regretter que les femmes adultères ne fussent point lapidées.

Or, par une contradiction plus apparente que réelle, et quoiqu'elle souffrit cruellement de la jalousie que lui causait M. de Luxeuil en paraissant s'occuper de ces deux belles dames, Francine eût peut-être non moins souffert dans son amour-propre, si M. de Luxeuil leur avait paru indifférent, car elles auraient ainsi semblé dire : « Fi ! ce beau garçon ne peut prétendre qu'à tourner la tête d'une boutiquière. »

En d'autres termes, le comble des désirs de Francine Lambert eût été de voir ces deux grandes dames éprises comme elle de M. de Luxeuil, dût-elle d'abord atrocement souffrir de ses galanteries envers ses rivales, à la condition qu'elles lui seraient plus tard sacrifiées, à elle, modeste boutiquière.

La jeune femme fut arrachée à ses réflexions par la voix de son mari, lui disant tout bas :

— Je remarque que, depuis une heure environ, vous paraissez plus souffrante, chère enfant ?

— En effet, mon ami, je ne sais si c'est l'embarras ou le malaise que j'éprouve à me trouver pour la première fois de ma vie dans un si grand monde, mais j'ai une violente migraine.

— Voulez-vous que nous nous retirions?

— Je ferai ce que vous voudrez, mon ami.

— M. et madame Wolfrang nous ont accueillis avec tant de bienveillance, qu'ils accepteront nos excuses.

— Sans doute... Mais ce serait peut-être les blesser que de nous en aller avant la fin de la soirée.

— Alors, chère enfant, prenez courage et patience. Voici dix heures; cette réception ne saurait se prolonger beaucoup maintenant.

— Du reste, si vous le voulez, mon ami, nous partirons...

— Quant à moi, je le désirerais, chère enfant; je suis encore sous l'impression de cette cruelle découverte au sujet de ce malheureux qui m'intéressait vivement. Juste ciel !... un repris de justice !... Je suis atterré !...

— En ce cas, André, si cela vous contrarie de rester..., allons-nous-en.

— Non, tâchez, mon enfant, de prendre encore un peu sur vous; car nous oublions que mademoiselle Antonine Jourdan et madame

Wolfrang doivent chanter ; et , malgré votre migraine, il serait impoli à nous de nous retirer à présent. En attendant le concert, je retourne dans la bibliothèque achever d'examiner quelques livres curieux ; cela me distraira de la tristesse que me cause ce fâcheux événement dont je vous parlais, — répond le libraire, se dirigeant vers la pièce voisine du salon.

Pendant cet entretien de M. Lambert et de Francine, M. de Luxeuil, remarquant que, de la place où elle est assise, la duchesse della Sorga, sur laquelle il n'a plus levé les yeux, peut l'apercevoir, s'approche du marquis Ottavio, en ce moment isolé.

Puis, s'adressant à lui avec un embarras simulé :

— Monsieur, permettez-moi de vous adresser une question... peut-être indiscrete.

— Soit, monsieur, — répond sèchement Ottavio, jusqu'alors, surtout, choqué de l'inconvenance des regards que M. de Luxeuil avait d'abord si effrontément jetés sur la duchesse ; — je vous écoute.

— Est-ce qu'il y a environ dix-huit mois, madame la duchesse n'assistait pas aux régates du Havre ?

— Non, monsieur.

— Pardon, vous êtes bien certain que... ?

— Je vous répète, monsieur, que ma mère ne pouvait assister à une fête au Havre, il y a dix-huit mois, puisque à cette époque nous habitions encore la Sicile.

— En ce cas, monsieur, la ressemblance est extraordinaire.

— Quelle ressemblance ?

— Celle de madame la duchesse avec une dame dont j'ignore le nom.

— Enfin, où voulez-vous en venir, monsieur ?

— En deux mots, le voici. J'avais eu l'honneur de causer assez longtemps, pendant ces régates du Havre, avec la personne dont j'ai l'honneur de vous parler, monsieur, me trouvant par hasard placé près d'elle ; aussi, croyant tout à l'heure reconnaître cette dame dans madame votre mère, j'ai pensé pouvoir m'autoriser du précédent auquel je viens de faire allusion, et je me suis permis de parler trop familièrement, je le crains, à madame la duchesse della Sorgia. S'il en était ainsi, je vous supplierais, monsieur, d'offrir mes profondes excuses à madame votre mère, et d'avoir la bonté de lui faire connaître la cause de ma regrettable méprise.

— De grand cœur, monsieur, — répond avec

la candeur de son âge et de sa loyauté, Ottavio, dupe de l'impudent mensonge de M. de Luxeuil, et heureux de croire que l'on n'avait point osé manquer à sa mère, qu'il idolâtrait autant qu'il la vénérail.

Aussi, plein de foi dans les explications de M. de Luxeuil, après tout, plausibles, Ottavio, d'abord froid et sévère, revint peu à peu à son habituelle bienveillance; car il attribuait et devait attribuer, à la surprise d'une rencontre inattendue, la persistance des regards dont le jeune *beau* avait d'abord poursuivi la duchesse.

Celle-ci, en causant avec madame Borel et Sylvia, cherchait à deviner l'objet de l'entretien de M. de Luxeuil avec Ottavio; elle épiait furtivement, de sa place, l'expression, les traits de son fils.

Aussi, lorsqu'elle les vit peu à peu se détendre et reprendre leur affabilité accoutumée, madame della Sorga fut bientôt sur la voie de ce qui se passait entre les deux jeunes gens; elle ne douta plus de la réalité, grâce à un regard rapide et expressif que lui lança M. de Luxeuil, profitant de l'inattention d'Ottavio, à qui Alexis Borel venait d'adresser la parole.

— J'ai compris, — se dit la duchesse, —

M. de Luxeuil, quoique sot, ne manque pas d'une certaine adresse.

Et, ce pensant, elle continuait son entretien avec ses voisines, sans que son visage de marbre trahît l'ombre de ses impressions secrètes; car l'hypocrisie de cette femme égalait son audace et sa profonde perversité.

— Monsieur, — avait dit timidement Alexis Borel à Ottavio en s'approchant de lui, — j'aurais une grâce à vous demander.

— Parlez, monsieur, — répondit Ottavio avec courtoisie, — je suis à vos ordres.

M. de Luxeuil, semblant s'éloigner alors par discrétion, dit à Ottavio en le quittant :

— Vous voudrez bien, monsieur, vous rappeler votre aimable promesse, au sujet de madame votre mère !

— Je serai trop heureux, monsieur, de la remplir, — répond Ottavio à M. de Luxeuil.

Ce dernier s'incline, et, remarquant l'absence du libraire, il va s'asseoir à côté de madame Lambert, en se disant :

— Tout va bien ; je suis fièrement roué ; madame della Sorgia m'a compris. Quelles crânes commères que ces Italiennes ! elles vont vite, elles ont raison : c'est toujours la cour préliminaire qu'on leur fait qui compromet les femmes.

Je comprends maintenant la véhémence sortie de la duchesse contre les infortunées coupables d'adultère... qu'elle voudrait, dit-elle, voir lapider... elle dérouté ainsi les soupçons... Son mari et son benêt de fils la croient d'une vertu sau-
vage... c'est très-adroit !

M. de Luxeuil, s'adressant à alors à demi-voix à Francine Lambert, et de façon à n'être entendu que d'elle :

— Quelle algarade vous m'avez attirée de la part de cette insolente duchesse !

— Moi ?

— Parbleu ! ces grandes dames, dès qu'elles entrent dans un salon, se figurent toujours que l'on ne doit s'occuper que d'elles ; aussi, me voyant ne m'occuper que vous...

— Osez-vous dire cela ? Vous la regardiez constamment ; je vous ai bien vu.

— C'était pour la comparer à vous, bel ange aux yeux bleus. Mais quelle différence ! combien votre jeune beauté éclipsait sa vieille noblesse ! Et puis je n'ai pas de mérite à vous préférer à elle : je vous aime tant !

— Ah ! si je pouvais vous croire !...

— Je saurais bien vous persuader de mon amour, chère adorée, si, demain, vous m'accordiez ce rendez-vous que...

— Taisez-vous ! éloignez-vous ! *elle* nous regarde.

En effet, la duchesse della Sorga, tout en continuant, impassible, son entretien avec ses voisines, observait furtivement M. de Luxeuil ; et l'indigne épouse se disait en ce moment :

— A merveille ! afin de dérouter tout à fait les soupçons d'Ottavio, M. de Luxeuil s'occupe de cette petite bourgeoise ; il a du manège, de l'habitude du monde... Serait-il discret ?

Pendant que M. de Luxeuil échangeait quelques paroles avec Francine Lambert, Alexis Borel, après avoir dit à Ottavio qu'il sollicitait de lui une grâce, et reçu du jeune marquis la réponse la plus courtoise, reprit :

— Monsieur, j'ai lu dans les journaux et suivi avec le plus vif intérêt les événements de la révolution sicilienne, dans laquelle votre illustre père a joué un rôle admirable par son patriotisme et son courage. Il est resté pour moi le type accompli du grand citoyen, combattant pour la liberté, pour l'indépendance de son pays.

— Ah ! monsieur, — répond Ottavio avec expansion, combien je suis sensible à vos paroles ! Ces éloges, mon père en est digne ; je le dis avec un légitime orgueil filial.

— Eh bien, monsieur, la grâce que je sollicite

de vous, c'est d'être présenté à monsieur votre père. Ce serait le meilleur, le plus honorable souvenir de ma vie.

— Ah ! monsieur, répond Ottavio, — l'un de mes meilleurs souvenirs, à moi, sera de me rappeler avec reconnaissance que mon père, proscrit, a trouvé en France des preuves de sympathie aussi touchantes que la vôtre.

Puis, cherchant des yeux le duc della Sorga, et le voyant causer avec Sylvia, le jeune homme ajoute :

— Dès que mon père aura cessé de s'entretenir avec madame Wolfrang, je m'empresserai de vous présenter à lui.

— Mille remerciements, monsieur, j'attendrai, — répond Alexis Borel.

Et, souriant, il ajoute :

— Ne serait-ce pas, d'ailleurs, une cruauté de distraire M. le duc della Sorga de sa conversation avec madame Wolfrang ?

— Il est vrai. Quelle aimable personne ! sans parler de son éblouissante beauté !

— N'est-ce pas, monsieur ? — dit vivement Alexis Borel ; — n'est-ce pas que cette dame est ravissante ? Que de bon goût ! que de tact ! que d'esprit !

— Oh ! sans doute ; et puis, s'il faut vous

l'avouer, ce qui m'a tout d'abord séduit en elle, c'est son accueil plein de grâce et de déférence pour ma mère.

Et Ottavio, de plus en plus confiant envers Alexis, adolescent de son âge, ajoute avec une adorable expression de tendresse filiale :

— C'est que, voyez-vous, j'aime tant ma mère !

— Mieux que personne, je comprends ce sentiment, moi qui aime tant la mienne !

— Elles se valent toutes deux par la bonté ; par la charité, a dit madame Wolfrang... — Faire l'éloge de ma mère, c'est donc faire, j'en suis certain, l'éloge de la vôtre, monsieur Alexis ; aussi, je n'y mets nulle réserve, — ajoute Ottavio en souriant. — Ah ! si vous saviez combien elle est digne de mon amour, de mon respect ! je ressens pour elle une sorte d'idolâtrie ; elle est pour moi la meilleure des mères, et cependant l'élévation de son caractère, ses vertus, m'imposent tellement, que, chez moi, la vénération l'emporte peut-être encore sur la tendresse.

Et au moment où son fils abusé parlait d'elle en ces termes, cette femme, dont la dissimulation égalait la perversité, contemplait à la dérobée M. de Luxeuil.

Le jeune *beau* s'était un moment éloigné de

madame Lambert ; mais il venait de se rapprocher d'elle depuis quelques instants et l'entretenait tout bas.

— Eh bien, oui, — répondait la jeune femme d'une voix éteinte, presque inintelligible, — si je le puis... j'irai....

Mais Francine reprend soudain, toujours à voix basse :

— Non... non... jamais !... n'y comptez pas, monsieur !

Ces diverses conversations séparées, presque simultanées, duraient depuis cinq minutes à peine, pendant que Tranquillin s'entretenait à l'écart avec Wolfrang.

Les accords harmonieux de la sérénade, succédant à son prélude, retentissaient alors dans le jardin de l'hôtel, non loin des fenêtres du salon.

— C'est bien, — repond Wolfrang à l'intendant. — Va, et introduis ici ces messieurs.

Tranquillin sort, et son maître, s'adressant à haute voix au duc della Sorga, avec un accent qui attire l'attention générale ;

— Monsieur le duc, une députation de proscrits siciliens s'étant tout à l'heure rendue à votre hôtel, afin de vous présenter leurs hommages, au nom de la proscription, en ce jour

anniversaire de la révolution de Sicile, et de vous donner une aubade, j'ai pris sur moi, et vous ne me blâmez pas, j'ose l'espérer, de faire introduire ici vos dignes compagnons d'exil. Les voici.

IX

La députation de proscrits siciliens est introduite par Tranquillin dans le salon, pendant que les musiciens du dehors font entendre la musique de l'hymne patriotique :

Amour sacré de la patrie !

L'un des proscrits, chargé de porter la parole pour l'émigration, tient à la main un long écriin de maroquin noir, qui semble devoir contenir une épée.

Le plus profond silence règne d'abord dans le salon.

Tous les personnages se sont levés debout et forment plusieurs groupes.

M. de Luxeuil s'est placé derrière la duchesse della Sorgia.

Le duc semble profondément ému; il fait quelques pas au-devant de la députation; l'un des proscrits, tenant l'écrin qui, alors ouvert, laisse apercevoir une épée à fourreau noir et à poignée de fer, d'une simplicité extrême, s'avance vers le duc della Sorgia, et lui dit d'un accent pénétré :

— Monsieur le duc, il y a aujourd'hui un an, la révolution devait éclater en Sicile, à votre voix et à celle de votre frère... Vous et lui étiez l'âme de cette révolution, destinée à affranchir notre pays d'un joug odieux. Tendrement unis, vous n'aviez qu'un cœur.

» Les prodiges de patriotisme, l'infatigable activité, l'héroïque dévouement, les sacrifices de toute sorte, dont votre frère et vous, monsieur le duc, avez donné l'exemple, pour organiser la résistance, préparer l'insurrection, à quoi bon les rappeler ici? Ce souvenir est désormais impérissable dans le cœur des patriotes siciliens.

» Mais, hélas ! au moment même où vous et votre frère alliez relever le drapeau de l'indépendance nationale, la révolution était trahie ! La conspiration était dénoncée la veille du jour où elle devait éclater. Les traîtres sont restés ensevelis dans l'ombre de leur crime exécrable !

» Vous et votre frère, surpris pendant la nuit dans la maison d'où devait partir le signal de l'insurrection, vous avez été condamnés à mort, ainsi que tant d'autres de nos amis.

» Les échafauds se sont dressés : grand nombre de patriotes y sont montés ; vous deviez, vous et votre frère, y monter les derniers : lui seul y a porté sa tête.

» Le tyran, sachant votre adoration pour ce frère tant aimé, vous condamnait à survivre à ce martyr si cher à votre tendresse fraternelle.

» Banni de notre terre natale, ainsi que ceux d'entre nous qui ont pu échapper à la mort, vous avez, depuis, vécu dans l'exil : rude et austère école où vos deux fils apprennent à admirer, à vénérer davantage, s'il se peut, la grandeur de vos vertus civiques, qu'ils égaleront un jour.

» Ah ! de ce noble et digne exil, soyez-en

consolé, monsieur le duc, si vous pouvez l'être, par l'attachement par-la reconnaissance de vos compatriotes, vos frères d'armes pendant la lutte, vos frères d'infortune après la défaite!

» Ceux qui, dans leur désespérance, défail-
laient à la foi de notre sainte cause, vous les
avez ranimés, réconfortés par de mâles et patrio-
tiques paroles. Grâce à vous, ils oublient ou ils
surmontent les douleurs du présent en songeant
à l'avenir.

» Ceux à qui la misère pouvait rendre dou-
blement cruelles les douleurs de la proscrip-
tion, ont vu leurs besoins prévenus, grâce à
votre sollicitude, toujours vigilante et pater-
nelle.

» Ce n'était pas assez : la main qui répandait
ces bienfaits devait en doubler le prix. (*S'adres-
sant à la duchesse della Sorgia.*) Le modèle des
mères et des épouses, voyant dans les proscrits
une nouvelle famille, est pour leurs femmes
une sœur, pour leurs enfants une mère. Bénie
soyez-vous, madame la duchesse ! (*Le visage
d'Ottavio se baigne de douces larmes.*) Bénie
soyez-vous !

» Et maintenant, monsieur le duc, permettez-
moi, au nom de l'émigration sicilienne, de vous
offrir, comme gage de son attachement, de sa

gratitude, de ses espérances, cette épée ! (*Il la présente au duc della Sorgia ; celui-ci la prend, s'incline, profondément ému, et la remet à Ottavio.*) Cette épée, simple comme votre vie, trempée comme votre âme, et qui, au jour du réveil de la Sicile, nous guidera vaillamment au combat et à la conquête de l'indépendance !

LE DUC DELLA SORGA, *aux proscrits, d'une voix grave et contenue.*

Chers concitoyens, chers compatriotes, vous l'avez dit, l'exil est une austère et rude école ; elle éprouve le courage, elle éprouve les convictions ; mais, vous l'avez dit aussi, l'exil a ses consolations, et, parmi les plus douces, celle de réunir, de fondre en une seule famille, des hommes jusqu'alors seulement liés par une foi commune. Ah ! croyez-le, de notre famille de proscrits, je m'honore d'être le chef ; mes fils s'honorent de compter parmi ses membres, et ces actes dont vous voulez bien témoigner tant de gratitude à ma noble et bien-aimée compagne, sont pour elle un devoir sacré. Vous l'avez dit encore, il me fallait survivre à mon frère Pompéo, cette âme de mon âme... (*La voix du duc s'altère, les proscrits partagent son émotion.*) L'existence a d'abord été pour moi un supplice,

une torture ; j'ai maudit la vie ; puis j'ai songé aux miens : à ma femme, si digne de mon affection et de mon respect ; à mes enfants, que je devais consacrer au service de notre cause ; enfin, j'ai songé à la patrie, retombée sous le joug qu'elle avait tenté de briser ; alors je n'ai plus maudit l'existence, j'ai senti la nécessité de vivre pour la patrie, pour notre cause, pour les miens et pour venger ta mémoire, ô mon frère ! ô Pompéo, immortel martyr ! Ah ! j'en jure Dieu ! cette épée, forgée dans l'exil, sera brisée, sanglante entre mes mains, ou la Sicile saura reconquérir un jour son indépendance !

Ces paroles, prononcées par le duc della Sorgia avec une chaleureuse énergie, impressionnent vivement les proscrits et les autres personnages, tandis qu'au dehors retentissent les fiers accords des hymnes patriotiques.

Le duc della Sorgia s'avance vers ses compagnons d'exil, et, leur serrant tour à tour les mains avec effusion, leur dit :

— Adieu et au revoir, chers compatriotes ! Cette soirée restera dans ma pensée, dans mon cœur, comme le plus doux et le plus glorieux souvenir de mon exil.

Le duc prend par le bras l'orateur de la dé-

putation, et sort du salon, suivi de ses compagnons d'exil, qu'il désire reconduire jusqu'au perron de l'hôtel.

Pendant cette scène, M. de Luxeuil s'est tenu à quelques pas derrière la duchesse, et, voyant Ottavio, les yeux encore baignés de larmes, s'approcher de sa mère, rayonnant de fierté filiale, il lui dit :

— Ah ! monsieur, n'oubliez pas votre promesse ; madame la duchesse, en ce moment surtout, doit être prédisposée à la clémence ; j'ose espérer qu'elle me pardonnera les suites d'une erreur involontaire dont je suis confus et désolé.

— Vous dites vrai, monsieur ; ma mère eût-elle à se plaindre d'un tort réel de votre part, elle l'oublierait en cette circonstance, si glorieuse pour mon père et pour elle. Le bonheur rend si indulgent ! — répond Ottavio ; — je vais faire agréer vos excuses par ma mère.

Ottavio s'approche de la duchesse et lui parle à demi-voix, en lui désignant du regard M. de Luxeuil.

Madame della Sorgia semble accueillir les explications de son fils avec l'expression d'une froide condescendance à l'égard du *coupable*, en agitant machinalement son éventail.

Puis elle répond aussi à demi-voix :

— Soit ! mon enfant, je ne veux rien te refuser ; je veux croire que ce monsieur est moins impertinent qu'il ne paraît l'être ; son erreur est, après tout, concevable et excusable ; mais il me déplait souverainement. Néanmoins, puisque tu as compassion de lui...

La duchesse , s'adressant alors à M. de Luxeuil, qui s'est tenu respectueusement à l'écart :

— Un mot, monsieur, je vous prie.

Ottavio s'éloigne pour rejoindre le duc, qui rentre en ce moment dans le salon, tandis que, s'adressant à M. de Luxeuil, qui s'est approché d'elle et s'incline profondément, la duchesse lui dit sèchement et de façon à pouvoir être entendue de madame Borel et de Sylvia :

— Mon fils vient de m'apprendre, monsieur, que, par suite d'une ressemblance assez extraordinaire, vous m'aviez confondue avec une autre personne ; je le crois sans peine. Ce n'est point envers moi, j'imagine, que vous vous fussiez permis de vous comporter si familièrement ; je veux donc bien, monsieur, agréer vos explications.

Mais, pendant que M. de Luxeuil, s'inclinant de nouveau, réitère ses excuses à la duchesse ,

celle-ci, jouant de son éventail, qu'elle porte à la hauteur de ses lèvres, abrite ainsi quelques mots rapidement jetés à voix basse qui ne peuvent arriver qu'à l'oreille de M. de Luxeuil.

Puis elle ajoute tout haut, interrompant d'un mouvement d'éventail le jeune *beau*, qui, sans discontinuer de parler, a parfaitement entendu les paroles murmurées par madame della Sorgia :

— C'est bien, monsieur, je vous engage seulement désormais à vous garder des fausses ressemblances !

X

Le duc della Sorgia, à sa rentrée dans le salon, a été l'objet de l'attention et du respectueux intérêt de tous les personnages.

Il est bientôt rejoint par Ottavio, qui, lui présentant Alexis Borel, lui dit :

— Mon père, voici l'un de vos plus fervents admirateurs ; cette admiration est une des causes de la vive sympathie que m'inspire déjà M. Alexis.

LE DUC DELLA SORGA, *avec affabilité, à Alexis.*

Monsieur, je suis toujours heureux de voir

des jeunes gens de votre âge prendre vivement à cœur les sentiments patriotiques et élevés : ce sont ces sentiments et non pas moi que vous devez admirer, que vous admirez, permettez-moi de vous le dire. (*Tendant la main à Alexis.*) Cette généreuse aspiration fait votre éloge.

ALEXIS BOREL, *très-ému, prenant avec vénération la main que lui tend le duc.*

Ah ! monsieur, toute ma vie, je me souviendrai qu'aujourd'hui j'ai eu l'honneur de toucher la main de l'illustre proscrit, du vaillant défenseur de l'indépendance sicilienne... Un pareil honneur engage, croyez-le, monsieur le duc.

LE DUC DELLA SORGA.

Je sais du moins, monsieur, que vous avez déjà dignement tenu les engagements que vous imposait le nom si vénéré de monsieur votre père. (*A M. Borel, qui s'est approché.*) Je suis enchanté que vous m'ayez entendu, monsieur ; car on peut dire une fois de plus : tel père, tel fils...

M. BOREL, *souriant et désignant du regard Ottavio.*

Oui, monsieur le duc, tel père, tel fils...

WOLFRANG, *au duc d'une voix pénétrée.*

Je suis certain d'être l'interprète des personnes ici présentes, monsieur, en vous disant, en leur nom et au mien, que nous vous devons, ainsi qu'à une circonstance bien imprévue, l'une des émotions les plus nobles et les plus touchantes que nous ayons jamais éprouvées. (*Murmures et signes d'assentiment général.*) Je n'ajouterai rien, monsieur le duc, toute parole serait vaine, après l'hommage si légitime que vous ont rendu, ainsi qu'à madame la duchesse, vos honorables compagnons d'exil.

SYLVIA.

Un mot, un seul. (*Souriant.*) Oh ! rassurez-vous, monsieur le duc... ce mot est uniquement à notre louange, à nous autres, muets témoins de la noble scène à laquelle nous venons d'assister ; car, la ressentir ainsi que nous l'avons ressentie, c'est prouver que nous sommes dignes d'apprécier comme on doit le faire le héros de cette ovation si méritée. (*A la duchesse.*) Maintenant, madame, afin de soustraire assurément votre cher exilé à des velléités élogieuses... non satisfaites, et auxquelles, je l'avoue, je céderais

peut-être la première... nous ferons un peu de musique, si vous le désirez, madame...

LA DUCHESSE.

Certes, madame; car j'ai le plus vif désir d'entendre mademoiselle Antonine Jourdan.

WOLFRANG.

Ce désir, nous le partageons tous, et moi surtout; cependant je proposerai d'ajourner de quelques instants ce plaisir...

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc cela, monsieur ?

WOLFRANG.

Par ménagement pour l'amour-propre de Sylvia.

SYLVIA.

Que voulez-vous dire, Wolfrang ?

WOLFRANG.

J'ai promis à M. Lambert que vous chanteriez ce soir. (*Souriant.*) Vous ne me mettrez pas dans la cruelle position d'avoir ainsi abusé de l'espérance de M. et de madame Lambert ?

SYLVIA.

Je le devrais peut-être, afin de vous punir d'avoir tendu un piège si perfide à nos aimables voisins ; cependant, si ces dames le veulent, je chanterai, en réclamant d'avance leur excessive indulgence.

LA DUCHESSE.

Ah ! madame, en avez-vous besoin !

MADAME BOREL, à *Sylvia*.

Je ne sais quoi me dit que vous devez chanter à ravir, chère madame.

ANTONINE JOURDAN, à *Sylvia*.

Je suis de l'avis de madame Borel : vous avez un timbre de voix si pur, si harmonieux ! (*Gaiement.*) Or, en ma doctorale qualité de maîtresse de chant, je sais que le timbre de la voix est déjà la moitié du talent.

SYLVIA, *souriant*.

Je crains fort d'en être réduite à cette moitié-là, si toutefois, et j'en doute, elle m'est échue en partage, chère mademoiselle Antonine ; cependant, puisque vous et ces dames le désirez,

je chanterai ; mais, afin de me venir en aide, vous m'accompagnerez, Wolfrang : un duo me semblera moins redoutable.

LA DUCHESSE.

Monsieur Wolfrang est donc aussi musicien ?

SYLVIA.

C'est un *maestro* consommé, et, s'il voulait vous faire entendre, madame, quelques morceaux de son dernier opéra...

WOLFRANG, *souriant*.

La réputation du *maestro* consommé s'évanouirait comme un songe ; aussi, afin de la conserver intacte, dans toute sa grandeur... inconnue, je me garderai bien de suivre votre malin conseil, chère Sylvia ; — je me bornerai à vous accompagner, si vous le désirez ; mais, ainsi que je l'ai dit à ces dames, par ménagement pour votre amour-propre, ou plutôt... non, car cet amour-propre-là vous est aussi étranger que tout autre ; — mais par calcul pour le plaisir de ces dames... je demanderai à mademoiselle Antonine de nous permettre de chanter avant elle.

ANTONINE JOURDAN.

Et pourquoi donc, monsieur, désirez-vous chanter avant moi ?

WOLFRANG.

Parce qu'il est reconnu par les gourmets les plus délicats, que les vins exquis doivent être toujours réservés pour la fin du repas.

ANTONINE JOURDAN, à *Wolfrang*.

Ah ! monsieur, prenez garde : ce vin que l'on croit exquis n'est souvent qu'un breuvage ordinaire, et il en est ainsi de mon chant, je vous l'assure.

WOLFRANG.

C'est ce que dirait évidemment le rossignol, son chant devant être pour lui la chose la plus ordinaire du monde ; mais tel n'est pas l'avis de ceux qui ont le bonheur de l'entendre ; nous réservons donc ses mélodies pour la fin de cette soirée, si vous le permettez, mademoiselle Antonine...

LA DUCHESSE, à part.

Quel esprit original que celui de ce Wolfrang !

Il fait les honneurs de son salon en grand seigneur accompli. On le dit excellent musicien ; quel homme singulièrement doué ! Pourquoi donc m'impose-t-il à ce point, que je craigne de rencontrer ses regards ? Auprès de lui, ce Luxeuil n'est qu'un sot bellâtre ; mais, du moins... celui-ci n'impose point.

ANTONINE JOURDAN, à *Sylvia*.

Chanter après vous, madame, c'est rendre ma tâche bien difficile ; mais enfin je ferai de mon mieux.

WOLFRANG.

Que désirez-vous chanter, *Sylvia* ? De la musique allemande ou italienne ?

SYLVIA.

Le goût de ces dames décidera.

LA DUCHESSE.

Puisque vous voulez bien me consulter, madame, je dirai que, quant à moi, en ma qualité d'Italienne, je préfère la musique allemande ; elle a pour nous l'attrait de la nouveauté. (*A madame Borel.*) Et vous, madame, quelle école préférez-vous ?

MADAME BOREL.

Je vous avoue humblement, madame, que, dans mon ignorance, toute musique me plaît, pourvu qu'elle soit bonne.

SYLVIA.

Nous chanterons donc un duo de l'école allemande.

ANTONINE JOURDAN.

Et moi, quelques morceaux italiens (*A Sylvia.*) La comparaison sera du moins pour moi un peu moins dangereuse.

SYLVIA, *gaiement.*

Vous mériteriez, en retour de cette gracieuse flatterie, une bonne grosse louange, à bout portant, bien vraie, bien méritée, ma chère mademoiselle Antonine; mais je vous serai indulgente.

WOLFRANG.

Voulez-vous, Sylvia, chanter le duo d'*Euryanthe* ou celui du *Freyschütz*, à moins que ces dames ne préfèrent Mozart à Weber?

LA DUCHESSE.

Je ne connais absolument rien de l'opéra d'*Euryanthe*, et le seul morceau du *Freyschütz* que j'aie entendu, est le chœur des chasseurs, devenu si populaire sous le nom du chœur de *Robin des Bois*, très-sévèrement critiqué, d'ailleurs, par quelques *maestri*, n'est-il pas vrai, monsieur Wolfrang ?

WOLFRANG.

En effet, madame, les graves docteurs en contre-point, les émérites éplucheurs de notes, ont magistralement découvert une énormité dans ce fameux chœur. En d'autres termes, le mouvement à *deux pour quatre* (pardon de ce jargon barbare) devant être, selon la règle immuable, celui d'une contredanse, et la mesure à *six huit*, celle des airs de chasse, ce Weber, le croirait-on jamais ! a sciemment commis le crime de lèse-routine, en appliquant à son air de chasse du *Freyschütz*, le mouvement de *deux pour quatre* !

MADAME BOREL, *riant*.

C'est monstrueux, en vérité !

WOLFRANG.

Et ce qui rend cette monstruosité doublement scélérate, c'est que le morceau est admirable... Aussi le châtement ne s'est pas fait attendre ! Un tribunal secret s'est assemblé dans l'ombre des régions académiques...

ANTONINE JOURDAN, *gaie*ment.

Voilà qui devient effrayant.

WOLFRANG.

Et, là, ce Weber, ce fieffé scélérat, cet assassin de la règle, a été condamné à être étranglé avec une corde à violon, et ensuite traîné dans un étui de contre-basse, en manière de claie infamante ; après quoi, les restes de ce grand criminel seraient abandonnés aux vautours de la critique savante !

LA DUCHESSE, *souriant*.

Le terrible arrêt a-t-il été exécuté ?

WOLFRANG.

Non, madame ; la postérité, qui commence pour Weber, a cassé l'arrêt des docteurs ; mais sérieusement le chœur de *Robin des Bois* sera

toujours considéré comme un chef-d'œuvre, quoiqu'il soit en rébellion ouverte contre toutes les règles. La révolte dans l'art est souvent la protestation du génie contre le despotisme séculaire de la routine ! Ainsi, dans un autre ordre d'idées, la révolte est souvent une généreuse et vaillante protestation de l'indépendance nationale contre un despotisme étranger ! (*S'adressant au duc della Sorga.*) Ces révoltés-là ont aussi leurs jours d'épreuve ; mais l'admiration des nobles cœurs les console, la patrie un jour les venge, et leur mémoire est immortelle.

SYLVIA, *souriant et se levant.*

Au piano, Wolfrang ! au piano ! Nous étions tous convenus, afin de ménager la modestie de M. le duc della Sorga, de lui faire grâce de nos éloges ; or, voyez l'inconséquence ! vous, l'ardent ennemi des usurpations, vous usurpez à notre détriment, un privilège dont nous avons fait à regret le sacrifice. Allons, Wolfrang, au piano ! nous chanterons, puisque ces dames le désirent, le duo d'*Euryanthe*.

XI

Wolfrang se place au piano, afin d'accompagner le duo qu'il doit chanter avec Sylvia.

Les différents personnages s'assoient et se groupent cà et là.

Madame della Sorga reste sur la causeuse qu'elle partage avec madame Borel. M. Lambert, attiré hors de la bibliothèque par les préludes du piano, vient se placer auprès de sa femme.

Celle-ci semble fière et heureuse : M. de Luxeuil lui a promis de lui *sacrifier* la duchesse

et Sylvia ; il semble, en effet, tenir sa promesse en ne faisant nulle attention à elles.

Antonine Jourdan, en sa qualité d'artiste, — rare vertu parmi ses pareilles, — n'éprouvant jamais la jalousie amère que suscitent les rivalités de talents, s'est assise tout près du piano, très-curieuse d'entendre chanter Sylvia, et disposée à l'applaudir de tout cœur.

Le marquis Ottavio, attiré vers Alexis Borel par la conformité d'âge et de sentiments généreux, a pris place à côté de son nouvel ami.

Celui-ci est enchanté de pouvoir épancher avec son voisin l'admiration que lui inspire Sylvia.

Le duc della Sorgia, MM. de Francheville, de Saint-Prosper et Borel forment un autre groupe, faisant face au piano.

M. de Luxeuil brille par son absence de ces différents groupes, dont il s'est détaché, afin de se placer debout, accoudé à une causeuse, dans une attitude triomphante.

Il expose ainsi et bien en vue son irrésistible personne aux regards de ses *trois* conquêtes, ne doutant point que, quoique contenue ou dissimulée jusqu'alors, l'impression qu'il a causée à Sylvia ne soit aussi vive que celle dont Fran-

cine Lambert et la duchesse della Sorgia lui ont donné des gages certains.

Cependant, malgré sa suprême infatuation de lui-même, ce glorieux animal éprouve une basse envie à l'endroit de Wolfrang.

Ce singulier personnage, par la correcte élégance de sa mise, point capital aux yeux de M. de Luxeuil, défie la critique la plus rigoureuse; il paraît sportman consommé, il est d'une rare érudition sur toutes choses, il a les manières d'un homme du meilleur monde, et, si sot que soit le jeune *beau*, il est forcé de s'avouer que Wolfrang est doué d'un esprit très-original, et, de plus, musicien de premier ordre, ce dont il fait preuve en ce moment, exécutant sur le piano, selon le désir de Sylvia, comme préambule au duo, l'ouverture de l'opéra d'*Euryanthe*, à la surprise et à l'admiration des auditeurs.

Antonine Jourdan est surtout captivée; son aimable figure révèle un enthousiasme croissant et, l'oreille avide, la respiration suspendue, elle dit à demi-voix avec une sorte de stupeur, faisant allusion au merveilleux talent d'exécution de Wolfrang :

— Mais c'est Listz pour la puissance, Thalberg pour le perlé de la méthode, Chopin pour

la grâce, ou plutôt, non, c'est un talent original, sans pareil ; il réunit toutes les qualités des grands maîtres, et n'a aucune de leurs imperfections.

Puis, joignant les mains avec un geste d'admiration naïve, la jeune artiste ne peut s'empêcher de murmurer :

— Mais c'est admirable !

Cette exclamation involontaire d'Antonine Jourdan est le signal d'une explosion d'applaudissements difficilement contenus jusqu'alors, bien que l'exécution de l'ouverture ne soit pas terminée.

La duchesse della Sorgia, musicienne-née comme presque toutes les Italiennes, applaudit, entre autres, avec transport, et, si cela se peut dire, avec une sorte de sensualité particulière à certaines natures méridionales ; ses narines se dilatent, et son grand œil noir, ardemment attaché sur Wolfrang, étincelle et s'alanguit tour à tour.

— La duchesse m'a jeté tout à l'heure ces mots à l'oreille : « Je vais me promener tous les matins dans le parc de Monceaux, » — pensait M. de Luxeuil. — C'est un rendez-vous ! Pauvre femme ! je lui ai mis le feu dans les veines, et maintenant le volcan fait éruption où il peut et comme il peut.

Le jeune beau attribuait ainsi à ses regards incendiaires l'exaltation musicale que le talent de Wolfrang causait à madame della Sorga.

Aussi, croyant de son devoir de consacrer par son approbation le succès du maître de la maison, M. de Luxeuil, au moment où les applaudissements ont cessé, frappe doucement la paume de sa main gauche du bout des doigts de sa main droite, disant du haut de sa cravate, d'un air connaisseur et protecteur.

— Brâââavo ! très-bien ! très-bien ! Ah ! mais trèèèès-bien ! brââââavo !

Cette onomatopée traînante et ridiculement laudative, se produisant au milieu du profond silence qui vient de se rétablir, agace tellement Antonine Jourdan, que, cédant à la franchise de sa nature, elle se retourne brusquement vers l'interrupteur, et s'écrie impatiemment :

— De grâce, monsieur, laissez-nous donc entendre !

M. de Luxeuil répond à cette interpellation par un sourire vainqueur, et Wolfrang, qui avait eu le bon goût de ne pas sembler entendre les applaudissements dont il était l'objet, achève de jouer l'ouverture d'*Euryanthe* avec une supériorité de talent vraiment étonnante, et prévient de nouvelles et bruyantes marques d'ap-

probation en disant aussitôt qu'il a touché les dernières notes :

— Et maintenant, chère Sylvia, commençons le duo.

Ce fameux duo d'*Euryanthe* est l'un de ces duos d'amour indispensables à tout opéra ; jamais, musicalement, moralement et physiquement, il n'avait eu des interprètes aussi complets, sous ce triple rapport, que Wolfrang et Sylvia.

Tous deux dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, tous deux profondément épris l'un de l'autre, n'eussent-ils été doués que d'un talent médiocre, — et le leur était hors ligne, — qu'ils auraient encore produit une sensation remarquable.

Et cela parce qu'ils *chantaient vrai*, — parce que leur physionomie, leur attitude, leur regard, l'accent de leur voix, où vibraient en accords d'une tendresse inexprimable les cordes les plus intimes de leur âme, étaient l'expression entraînant d'un amour idéal... parce que les battements de leur cœur, les élans de leur passion, le rayonnement de leur félicité interne, transparaissaient sous ces flots de ravissante harmonie.

Que l'on juge donc de la sensation que durent produire ces idéalités réalisées par le génie mu-

sical de Wolfrang et de Sylvia, par l'adorable charme de leur personne !

Cette sensation devint indicible, lorsque à la fin du duo, leurs voix, confondues dans une dernière vibration prolongée, palpitante, et d'une action presque magnétique, semblèrent s'élancer vers le ciel en un hymne de triomphe, de reconnaissance et d'amour éternel !

Wolfrang et Sylvia resplendissant alors d'une beauté surhumaine, oubliant ce qui existait autour d'eux, emportés dans l'infini de leur passion, éprouvant le vertige de l'aéronaute, enlevé vers les régions éblouissantes d'azur et de lumière ; la terre, noyée d'ombre, disparaît à ses yeux...

Cette sensation où étaient plongés les auditeurs de Wolfrang et de Sylvia, nous essayerons de la peindre, parce que l'influence de l'art sur les natures les plus élevées ou les plus médiocres, — à moins que par infimité elles ne soient complètement réfractaires, — se produit toujours en raison directe de leur pensée dominante et actuelle.

Ainsi, le duo chanté par Wolfrang et Sylvia, exprimant l'amour élevé à sa dernière puissance, et traduisant ainsi, — plus ou moins, — les sentiments de ceux de nos personnages actuellement

sous l'influence de cette passion, — quelle que fût sa nature, — chaste ou grossière, délicate ou perversie, — ils devaient sentir et sentaient en eux cette passion surexcitée jusqu'à l'exaltation que comportait leur caractère.

Ainsi, madame Lambert, malgré son manque presque complet de sens moral, — n'avait pas cependant cédé sans lutte, sans crainte, sans remords, aux obsessions de M. de Luxeuil, lui demandant un rendez-vous.

La pensée de cet acte coupable, qui pouvait la perdre, avait souvent navré la jeune femme durant cette soirée ; mais le charme entraînant du duo qui la ravissait, faisant peu à peu oublier à Francine ses angoisses, ses remords, elle s'abandonnait sans réserve à ses enivrements, les yeux attachés sur M. de Luxeuil, qui jamais ne lui avait paru plus séduisant ; car, dans l'extase où elle était plongée, il lui semblait que c'était lui et non Wolfrang qui chantait si délicieusement leur amour. .

Ainsi, Alexis Borel, ayant ressenti jusqu'alors pour Sylvia, sinon de l'amour, du moins cet irrésistible et respectueux attrait que la beauté, la grâce, l'esprit et la noblesse de caractère inspirent toujours à une âme jeune, candide et généreuse, — Alexis Borel lisait plus claire-

ment dans son cœur, et entrevoyait, avec un vague mélange de tristesse, de bonheur et d'effroi, que son admiration pour Sylvia touchait de bien près à l'amour...

Ainsi, M. de Francheville, en proie, malgré son âge, ou plutôt à cause de son âge, à une passion honteuse, forcenée, pour mademoiselle Cri-Cri, — passion qui l'avait conduit, lui, jusqu'alors honnête, à un marché infâme, — oubliait son infamie, oubliait ses cheveux gris, se souriait à lui-même, enivré des chants de Wolfrang et de Sylvia, se sentait jeune, ardent, capable de tous les terribles écarts d'un amour insensé, écarts dont parfois il rougissait naguère et dont actuellement il s'enorgueillissait, savourant les fruits de son adroite hypocrisie, et prenant en pitié son honorabilité passée.

Ainsi, M. de Saint-Prosper, ce personnage grave, onctueux, doux, tout confit en charité; ce fondateur de l'œuvre de l'alimentation pour la première enfance, s'émérillonnait au souvenir de sa jolie servante, que l'on a vue abîmée dans un si douloureux désespoir, désespoir dont la cause sinistre s'éclaircira plus tard.

Ainsi, la duchesse della Sorgia, cette femme qui joignait aux effrayants débordements des

patriciennes de la décadence romaine, la ruse et la dissimulation modernes ; — la duchesse della Sorgia , objet des respects du monde et l'idole vénérée de son fils , — elle ! Dieu juste ! elle dont la secrète dépravation ne trouvait d'analogie que dans les obscènes et sanglantes satires de Pétrone ; la duchesse della Sorgia , transportée par les chants de Wolfrang , qui avait déjà produit sur elle une impression invincible , se sentait agitée d'émotions profondes et diverses , que son souverain empire sur elle-même contenait à peine.

Les yeux baissés , de peur d'être trahie par eux , abritant sous son long éventail ses traits tour à tour pâles et enflammés , la jalousie et la haine la dévoraient ; elle découvrait avec épouvante que jamais homme n'avait exercé sur elle l'espèce de fascination qu'exerçait Wolfrang ; et elle ne pouvait s'y tromper , surtout depuis l'audition de ce duo , Wolfrang adorait Sylvia , et il imposait tellement à la duchesse , qu'elle osait à peine lever sur lui son regard , avertie par son instinct que les séductions les plus adroites , les avances les plus hardies , la passion la plus exaltée le trouveraient dédaigneux ; elle atteignait , d'ailleurs , bientôt quarante ans , et frémissait de rage en contemplant l'idéale beauté de Sylvia.

Ah ! certes, en ce moment, si le passé fût devenu le présent, si Béatrice della Sorga eût été l'une de ces patriciennes de la Rome antique, flétries par Pétrone d'un vers brûlant comme un fer chaud, — elle eût fait saisir par ses esclaves Sylvia et Wolfrang ; si celui-ci eût repoussé l'affreux amour de cette horrible créature, elle l'eût, sous ses yeux, fait périr, ainsi que Sylvia, dans les férociétés d'un supplice raffiné.

Heureusement Paris, au *xix^e* siècle, n'est pas la Rome antique, et Béatrice della Sorga souffrait ce que de sa vie elle n'avait souffert.

Elle sondait avec terreur l'abîme sans fond de l'avenir, détachée à ce point du présent, qu'elle n'avait plus même en cet instant souvenance de l'audacieux rendez-vous accordé par elle pour le lendemain à M. de Luxeuil dans le parc de Monceaux.

Quant au duc della Sorga, il était depuis longtemps insensible à l'amour.

Ottavio n'aimait encore que sa mère, et l'affection et l'estime que M. et madame Borel se portaient l'un à l'autre, depuis plus de trente ans de mariage, n'avaient rien de passionné.

M. de Luxeuil se montrait seul réfractaire à l'influence des chants de Wolfrang et de Sylvia, parce que, dès longtemps blasé, M. de Luxeuil

voyait uniquement, dans les succès que recherchait son libertinage froid et calculé, une satisfaction grossière donnée à son incroyable faiblesse.

Il désirait, non l'amour, mais le déshonneur de la femme, comme un hommage irrécusable rendu à la puissance de séduction qu'il prétendait exercer.

Enfin, Antonine Jourdan se sentait, plus que personne, sous le charme des accents de Sylvia et de Wolfrang, non-seulement, parce que, cantatrice exercée, elle pouvait, mieux que personne, apprécier toutes les nuances de leur admirable talent, mais parce qu'elle aimait vaillamment le jeune soldat dont elle avait placé le portrait au-dessus de son piano ; délicate et touchante pensée : cette image chérie, compagne de la solitude de la jeune artiste, semblait sourire à ses études, à ses travaux, grâce auxquels elle amassait la modeste dot qu'elle espérait offrir à son fiancé lors de leur prochain mariage.

Antonine Jourdan, encore plus émue, si possible, qu'enthousiasmée des chants de Wolfrang et de Sylvia, ne put retenir ses larmes ; et, lorsque à la fin du duo d'*Euryanthe*, les bravos, les acclamations retentirent dans le salon, elle s'approcha vivement de Sylvia, et, dans un mouve-

ment d'expansion plein de grâce et de franchise, elle ne put s'empêcher de se jeter au cou de la jeune femme, et de l'embrasser, en murmurant d'une voix entrecoupée par des larmes d'attendrissement et d'admiration :

— Oh ! madame, merci ! du fond du cœur, merci ! c'est sublime ! Je vous dois l'un des plus heureux moments de ma vie d'artiste !

L'émotion d'Antonine Jourdan s'est calmée ; Sylvia, plus sensible encore à la sympathie de la jeune artiste qu'à son admiration, lui a répondu avec une cordialité charmante.

Wolfrang, afin d'épargner à sa compagne et à lui-même les inévitables compliments qu'il redoute, dit gaiement à la cantatrice, en lui cédant sa place au piano :

— Vite, vite, asseyez-vous là, mademoiselle Antonine ; vous avez des auditeurs parfaitement préparés à vous entendre, à vous applaudir : ne laissez pas, comme on dit vulgairement, refroidir leurs bonnes dispositions.

— Ah ! ce n'est pas leur émotion que je crains de voir se refroidir, c'est la mienne, — répond Antonine, les yeux encore humides de larmes.

Et, prenant place au piano, elle ajoute avec une gracieuse franchise :

— Oui, sous la délicieuse impression où je suis, il me semble que je n'aurai jamais mieux chanté que ce soir.

La jeune artiste, ressentant cette sorte d'exaltation fiévreuse que comprendront les artistes, préludait à son chant au milieu d'un profond silence, lorsque soudain on entend un certain tumulte dans le salon voisin, et bientôt la voix suppliante de Tranquillin s'écrie :

— Monsieur le militaire..., je vous en conjure, ne troublez point la soirée de mon honoré maître ! Cette jeune demoiselle est en effet... ici... mais...

Tout à coup, et repoussant violemment l'intendant, apparaît au seuil du salon un jeune sous-officier de chasseurs d'Afrique en uniforme ; il est livide, sa physionomie est effrayante.

Antonine, au bruit du tumulte, se lève, tourne les yeux vers la porte, et, à la vue du soldat dont elle n'a pas remarqué d'abord l'aspect menaçant, elle s'élance vers lui, radieuse, en s'écriant, palpitante de joie et de surprise :

— Est-il possible ! déjà de retour, Albert ? Vous avez donc obtenu votre congé ?

Mais bientôt, frappée des traits bouleversés du sous-officier, qui lui lance un regard foudroyant,

la jeune fille pâlit, recule d'un pas, joint les mains, et murmure avec stupeur :

— Grand Dieu ! qu'avez-vous, Albert ? D'où vient votre pâleur, votre courroux ?

Le silencieux étonnement des divers personnages témoins de cette scène est à son comble.

Sylvia, tremblante, saisit la main de Wolfrang et le retient près d'elle au moment où il s'avancait vivement vers le soldat.

Celui-ci, dont le visage se baigne d'une sueur glacée, semble ne rien voir de ce qui l'entoure.

Il fait sur lui un effort surhumain, se recueille, croise convulsivement ses bras sur sa poitrine, comme s'il voulait se sauvegarder lui-même d'un brutal emportement.

Puis, s'adressant à la jeune artiste d'une voix haletante, brisée :

— Antonine, vous avez reçu chez vous un homme à cheveux gris. Est-ce vrai ?

— Oui, — répond la jeune fille tressaillant et confondue par cette question ; — c'est vrai.

— Cet homme, en vous disant adieu, vous a embrassée ?

— C'est encore vrai.

— Cet homme, depuis quelque temps, vient vous voir chaque jour ?

— Je l'avoue, et...

— Antonine, quel est cet homme ?

— Albert, — dit la jeune fille avec une dignité douloureuse et touchante, — vous oubliez que nous ne sommes pas seuls ici...

— Tant mieux, votre honte n'en sera que plus éclatante !

— Ma honte ?

— Je vous demande, Antonine, quel est cet homme ?

— Albert, — répond la jeune fille le front haut, le regard assuré, — cet homme est mon meilleur ami.

— Je vous demande, Antonine, quels droits cet homme... a sur vous ?

— Je ne vous comprends pas, Albert.

— Je vous demande ce que cet homme est pour vous, et de quel droit il vous a embrassée ?

— Je vous le répète, Albert, il est mon meilleur ami.

— Vous n'avez pas d'autre réponse à me faire ?

— Non.

— Ainsi, Antonine, pas d'autre réponse ? pas d'autre ?

— Je vous dis la vérité.

— La vérité, c'est que tu t'es vendue à ce

vieillard ! entends-tu, infâme ? — s'écrie le sous-officier en tirant de la poche de sa tunique un couteau-poignard.

Et il bondit comme un tigre sur Antonine, en s'écriant :

— Tu vas mourir !

Wolfrang, plus prompt que l'éclair, s'est dégagé de l'étreinte de Sylvia.

Il se jette entre Antonine et le soldat, saisit d'un poignet de fer le bras dont ce forcené tient le couteau, et, de son autre main, lui arrache cette arme, qu'il jette au loin.

La jeune artiste a poussé un cri déchirant, est tombée évanouie entre les bras de Sylvia et de madame Borel, tandis qu'Ottavio et Alexis Borel, cédant à l'impétuosité de leur âge, se sont précipités sur le sous-officier.

Ils aident Wolfrang à contenir ce malheureux, qui, fou de rage et de désespoir, se débat en poussant des hurlements sauvages.

Les domestiques, appelés par Tranquillin, accourent, et, malgré la résistance furieuse du fiancé d'Antonine, complètement égaré, ils l'entraînent dans le salon d'attente, où ils disparaissent avec lui.

La jeune artiste est transportée par M. Borel et par M. Lambert dans la bibliothèque, où

madame Borel et Sylvia lui donnent les premiers soins.

M. de Luxeuil, fort peu ému de cette scène tragique, a profité de l'émoi général pour s'approcher de Francine Lambert, effarée, tremblante, et lui dire tout bas, d'un ton suppliant :

— Vous que j'aime plus que la vie, vous à qui je sacrifierais le monde entier, vous tiendrez, n'est-ce pas, votre promesse ? demain, vous viendrez ?

— Peut-être... je ne sais pas..., — répond presque machinalement la jeune femme encore frissonnante du terrible incident dont elle vient d'être témoin.

Tandis que M. de Luxeuil s'éloigne en répétant les mots de Francine : « Peut-être, je ne sais pas, » il ajoute :

— Moi, je sais qu'elle viendra. Et de deux, y compris le rendez-vous de la duchesse pour demain matin, au parc de Monceaux ! Allons, j'aurai ce soir, comme on dit, fait mes frais !

M. de Luxeuil, affectant de ne pas lever les yeux sur madame della Sorgia, causant en ce moment avec son fils, et devant laquelle il passe en s'inclinant profondément, va prendre à son tour congé de Wolfrang, auquel plusieurs des invités témoignaient leurs regrets du scan-